

MAGAZINÉ

JUILLET 1933

MENSUEL

13^e ANNÉE — N^o 7

3 fr.
3.50



JEANINE MERREY

QUI, SOUS LA DIRECTION
DE JACQUES DARMONT,
S'EST RÉVÉLÉE UNE
GRANDE ARTISTE DANS
" LA MARGOTON DU
BATAILLON ".

(Photo Lunafilm.)

IDHEC
BIBLIOTHÈQUE
92, Champs Élysées
PARIS

PLUS DE 160 CINÉMAS ACCEPTENT LES BILLETS A TARIF RÉDUIT
CONTENUS DANS CE NUMÉRO. QUI EST AINSI AMPLEMENT REMBOURSE

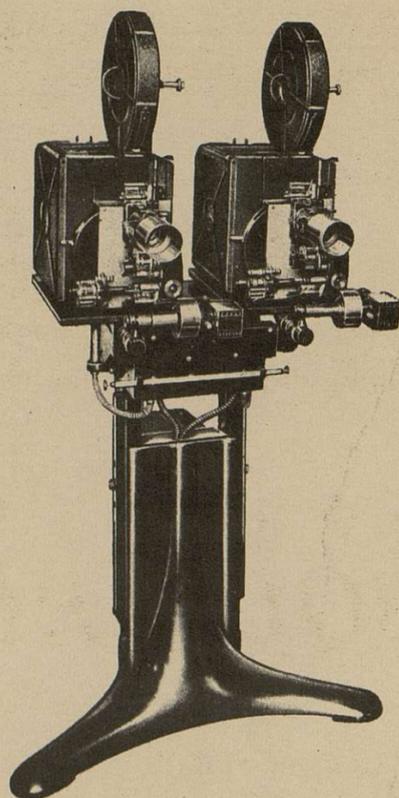
LIRE A L'INTÉRIEUR : UN FILM RACONTÉ " LE PROVOCATEUR ", NOS ARTICLES, CHRONIQUES,
REPORTAGES, ÉCHOS ET NOTRE NOUVELLE

RUBRIQUE CONSACRÉE AU CINÉMA D'AMATEURS

LE POSTE DOUBLE
JACKY-STELLOR

SUR SOCLE FONTE
 EST LE MEILLEUR ÉQUIPEMENT
 DE PROJECTION SONORE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE

COMPLET EN ORDRE DE MARCHÉ
 FRANCS : 38.500



ÉTABLISSEMENTS
ANDRÉ DEBRIE
 111-113, rue Saint-Maur
 PARIS

Le Numéro :

3 FR. 50

MAGAZINE

Le Numéro :

3 FR. 50

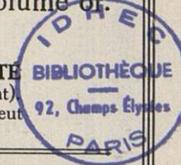
PRIMES AUX ABONNÉS

A tous nos lecteurs qui, entre le 15 Juin et le 1^{er} Août, souscriront un abonnement (ou réabonnement) d'un an, nous offrons...

AU CHOIX : Un fume-cigarette avec éjecteur automatique ;
 Un diablotin ; Un portefeuille cuir ; Un stylographe plume or.

CADEAUX :

EN PLUS des primes annoncées ci-dessus, nous offrons un gros tube de CRÈME DE BEAUTÉ d'une valeur de 8 francs aux premières Lectrices qui souscriront un abonnement (ou réabonnement) (Joindre 1 fr. 50 au montant de l'abonnement pour les frais de poste et d'expédition.) Ce cadeau ne peut être expédié qu'en France seulement. **Nombre limité.**



TARIF DES ABONNEMENTS

FRANCE ET COLONIES	Un an.....	36 fr.	ÉTRANGER.....	Un an ⁽¹⁾	50 fr.
	Six mois.....	20 fr.		Six mois ⁽¹⁾	25 fr.
	Trois mois.....	10 fr.		Un an ⁽²⁾	60 fr.
BELGIQUE ET LUXEMBOURG	Un an.....	45 fr.	Six mois ⁽²⁾	35 fr.	
	Six mois.....	25 fr.			

(1) Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm.
 (2) Pays n'ayant pas adhéré à la Convention de Stockholm.

PAIEMENT PAR CHÈQUE OU MANDAT-CARTE. COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX : PARIS 309-08

BUREAUX : 9, rue Lincoln, PARIS (VIII^e). — Téléphone : Balzac 24-87.

DES ROMANS D'AVENTURES ET D'ACTION
 D'AUTEURS LES PLUS CONNUS

LE DISQUE ROUGE

Vient de paraître :

RENÉ THÉVENIN

LES CHASSEURS D'HOMMES

Le volume : **3 fr. 50**

EN VENTE PARTOUT ET A LA
RENAISSANCE DU LIVRE, 94, rue d'Alésia, PARIS

(Exclusivité HACHETTE)

Sommaire

Hospitalité... Oui ! Invasion... Non !!	3
<i>Ciné-Magazine</i>	
Réflexions sur Alice Field	4
<i>Maurice M. Bessy</i>	
Il y a dix ans...	6
<i>L. E.</i>	
Des décors... pour le cinéma	7
<i>Erté</i>	
Dix minutes avec M. Georges Marret	10
<i>M.-Y. Doubouy</i>	
« Tombés du ciel »	11
<i>Francia-Rohl.</i>	
Retour d'U. R. S. S., Joris Yvens nous dit...	12
<i>Marcel Carné.</i>	
En suivant les actualités	14
<i>Pierre Ramelot</i>	
Le cinéma à l'asile	16
<i>F.-R.</i>	
« Le Provocateur »	17
<i>J. Hayce</i>	
A propos d'un nouveau film de Maë West :	
« La Nuit suivante »	37
<i>Jean Valdois</i>	
Le Cinéma d'amateurs	38
<i>M. C.</i>	
Le dernier film de Marcelle Romée : « La	
Nuit à l'hôtel »	40
<i>Pierre Hersent</i>	
Suite d'exemples	41
<i>Lucien Wahl</i>	
Daniel Mendaille	43
<i>Odile D. Cambier</i>	
Échos et Informations	44
<i>Lynx</i>	
Le Théâtre	45
<i>Maurice Bex</i>	
Quelques Films devant le public	46
<i>Le Fauteuil 48</i>	
Les Films du Mois	48
<i>Marcel Carné et Lucienne Escoubé</i>	
Des Livres près de l'écran	53
<i>Jacques Sempré</i>	
Ciné-Magazine en Italie	54
<i>Georges Genevois</i>	
Courrier des Lecteurs	55
<i>Iris</i>	

En préparation :

L'ANNUAIRE GÉNÉRAL

DE LA

CINÉMATOGRAPHIE

ET DES

INDUSTRIES QUI S'Y RATTACHENT

1933-34 (12^e Année).

La plus importante documentation

sur le cinéma :

Toutes les personnalités officielles, artistiques, techniques, commerciales, journalistiques, industrielles, etc...

Toutes les organisations de production, édition, importation, fabrication de matériel, enregistrement sonore, etc...

Toute l'industrie cinématographique internationale...

Toutes les statistiques et documentations officielles et corporatives...

Tous les films présentés dans l'année...

Toutes les associations d'artistes, techniciens, exploitants, etc...

Tous les établissements cinématographiques de France...

L'encyclopédie la plus précise et

la plus complète du septième art

dans le véritable

"OFFICIEL du CINÉMA"

(Voir notre annonce page 50.)

Hospitalité... Oui! Invasion... Non !!

DANS une interview accordée à l'un de nos confrères, le metteur en scène de *Son Enfant* : Frédéric Feher, a laissé clairement entendre la résolution prise par les réfugiés politiques allemands de travailler sur notre sol.

« J'ai rencontré à Paris, dit-il, toutes les personnalités du cinéma allemand : Pabst, Robert Wiene, Kurt Bernhardt, Joé May, tous enfin !... Ils n'ont plus qu'un désir : se fixer définitivement chez vous. Je crois que ce serait pour le cinéma français une acquisition excellente, car ils mêleront intimement leur esprit et leur technique à la technique et à l'esprit français pour le plus grand profit de votre cinéma national. »

Oserons-nous dire à Frédéric Feher que, dans le cas qui nous préoccupe, il est, pour parler familièrement, « juge et partie ». Le voudrait-il que son avis sur cette épineuse question ne saurait être entièrement désintéressé.

Nous n'ignorons pas, par ailleurs, que cette invasion soudaine de notre sol par tous les travailleurs du cinéma allemand ayant fui leur pays ne laisse pas que d'inquiéter très sérieusement les metteurs en scène de chez nous, ainsi que les divers techniciens de notre industrie.

Depuis des mois, la crise exerce ses ravages dans nos studios. On pourrait citer le cas de centaines de bons artisans du film français actuellement sans emploi. Il n'en faut pas plus pour expliquer la crainte que peuvent éprouver ceux-ci pour l'avenir, à l'annonce que leurs possibilités de travailler se trouvent encore réduites par l'invasion d'éléments nouveaux fort entreprenants.

Leur inquiétude redouble encore du fait que, — ce n'est un secret pour personne, — la plupart de nos producteurs sont d'origine étrangère. Aussi redoutent-ils, à juste titre que ceux-ci ne se montrent solidaires avec leurs compatriotes ou leurs coreligionnaires.

Et, ma foi, les derniers événements semblent justifier leurs craintes. Si l'on jette un regard sur les films en préparation, on s'aperçoit que, seuls, des metteurs en scène étrangers sont sur le point d'entreprendre chez nous des films d'une certaine envergure.

Eric Charrel va tourner *L'Odyssée*; Trivas, *Quatre-vingt-treize*; Litvak, *Cette vieille Canaille*; Siodmack, *Le Sexe Faible, La Prisonnière, Leviathan*; Pabst et Sorkin, *Cette nuit-là*; Frédéric Feher, *Masaryck*; Kurt Geron, *Une femme au volant*; Max Reichman, *L'apprenti sorcier*; Robert Wiene, *Sainte Thérèse de Lisieux, Caligari* (version parlante); Kurt Bernhardt, *Le Tunnel*, et enfin Max Ophuls, *Lieblelei* (version française), *Je suis un Juif, Véronique*.

Pendant ce temps, nos meilleurs metteurs en scène rongent leur frein. Que font Gance, Renoir, Choux, L'Herbier, Chomette, Grémillon ? Que fait René Clair ?

Est-il vrai, comme le bruit en a couru, qu'il ne réalisera aucun film cette année, du moins en France ! N'oublions pas non plus qu'un homme comme Jacques Feyder dut attendre quatre mois avant d'être engagé par une firme française à son retour d'Hollywood !

Qu'on nous comprenne. Il ne s'agit pas, dans ce journal qui s'est toujours préoccupé de la seule chose artistique, de devenir soudainement xénophobes.

Les cinéastes allemands venus chercher refuge en France ont quitté leur pays dans des conditions particulièrement douloureuses qui ne peuvent pas ne pas nous toucher. Les persécutions qu'ils ont subies nous émeuvent bien davantage encore. **La France, soucieuse de sa renommée hospitalière, se devait de les bien accueillir.**

Néanmoins cette générosité ne doit pas nous faire oublier les droits qu'ont les Français de travailler sur leur propre sol. Qu'on les écarte systématiquement, qu'on rejette dans un coin ceux qui ont fourni les preuves de leur savoir est profondément injuste.

Aussi comprenons-nous fort bien la colère ressentie par les membres de la Société des Auteurs de films et ceux du Syndicat des Opérateurs français de prises de vues à l'annonce du boycottage moral dont, depuis quelque temps, ils semblent être l'objet.

Qu'on fasse travailler les exilés politiques, nul plus que nous ne s'en réjouira. Mais que ce soit toujours dans une proportion équitable, ne lésant pas gravement les intérêts de nos meilleurs nationaux.

D'ailleurs, faut-il rappeler le décret sur l'emploi de la main-d'œuvre étrangère dans nos studios, paru dernièrement au *Journal officiel* ?

Ce décret, la Société des Auteurs de films, sur le point d'être constituée en syndicat, est bien décidée à le faire appliquer dans toute sa rigueur, pour peu que des producteurs peu avisés l'y obligent.

Nous voulons espérer, pour notre part, qu'on fera tout ce qu'il est humainement possible de faire de part et d'autre pour éviter d'en arriver à cette dernière éventualité.

De ces luttes fratricides, en effet, le cinéma aurait tout à perdre et rien à gagner. C'est pourquoi, dans l'intérêt de l'art qui nous est cher, nous souhaitons que nos producteurs fassent preuve, d'une juste compréhension de la situation délicate actuelle et que, se montrant hospitaliers aux cinéastes allemands exilés, ils n'oublient pas, pour cela, les droits que possèdent les bons artisans du film français de travailler chez eux.

CINÉ-MAGAZINE.

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

FRANCE ET COLONIES : Un an, 36 fr. — Six mois, 20 fr. — Trois mois, 10 fr

BELGIQUE ET LUXEMBOURG : Un an, 45 fr. — Six mois, 25 fr.

ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm). Un an, 50 fr. — Six mois, 25 fr.

— (Pays n'ayant pas adhéré) Un an, 60 fr. — Six mois, 35 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87.

Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e).

RÉFLEXIONS SUR ALICE FIELD

IL est devenu bien malaisé de parler des vedettes ! En avons-nous ingurgité d'innombrables : *Une heure* ou *Une minute avec Jenny Stel*, *Bavardage avec Lily Star*, ou encore *Hommage à Gina Trunuche* !

On construit des phrases, on soigne les qualificatifs, on essaie de « faire vivant » ; le reporter a rencontré sa prise au studio, dans une loge de théâtre, dans son salon... Et de parler très vite de son intimité, de ses réactions, de sa vie intérieure !

Ah ! si à son article il pouvait en accoler un second, plus court, plus rosse, mais plus vrai ! Un « papier » dans lequel il noterait les petits travers de son illustre victime, son dilettantisme dans la prétention, la comédie qu'elle joue d'instinct, mais que, dans son ignorance, elle ne sait même pas bâtir judicieusement !

Pis encore, lorsque l'occasion vous a été donnée de faire quelques pas dans l'existence privée de l'artiste. Ne cherchez pas ! Les multiples portraits anonymes de la « star » que chaque reporter a jugé indispensable d'écrire dans sa vie ne sont guère de sa part qu'une manière de vengeance !

Parce que je connais Alice Field depuis longtemps déjà, parce que je la sais suffisamment intelligente pour comprendre, voire excuser la moquerie, je m'étais bien promis d'écrire un jour, sur elle, quelques lignes où je tenterais de la « charger » comme un caricaturiste.

Ah ! oui ! Avec la meilleure volonté du monde, — avec la plus mauvaise au besoin, — je défie bien quiconque de donner quelque suite à pareil projet ! Et aussi loin que je fouille dans mes souvenirs, je ne retrouve qu'une femme fort belle, une comédienne sensible et émouvante, une camarade plus que charmante...

Pourtant, ce fameux soir où je l'ai vue à demi morte de fatigue, sortant de scène à bout de nerfs !... Son habituelle, troublée, se perdait parmi les fards... Elle eut un geste brusque... puis, si vite, un sourire, tellement sincère, si lumineux...

Loin de moi l'idée de vouloir flatter Alice Field ou de lui tresser des couronnes de lauriers. Quelles foudres me menaceraient à tout jamais, s'il m'arrivait de tenter pareille entreprise, car elle saurait vite me déclarer :

— Je me connais, trop peut-être même, et je le regrette... Les compliments, les louanges, je les tarife à



Alice Field dans « Théodore et C^{ie} », et, dans le médaillon, à l'âge de..., mais ne révélons pas l'âge des vedettes !

leur valeur véritable... Les critiques, les observations seules me sont utiles.

M'en citez-vous beaucoup de vedettes qui, après un triomphe rapide à la scène comme à l'écran, dont le talent soit suffisamment souple et multiple pour

permettre une création mystérieuse dans *Le Coffret de laque*, pleine de prestance : *La Femme nue*, ou purement psychologique : *Trois et Une*, un personnage comique : *Théodore et C^{ie}*, un rôle étonnamment complexe : *Cette vieille Canaille*. En connaissez-vous beaucoup, donc, capables de se juger elles-mêmes avec une telle sévérité ?

Triomphe de la sincérité, de la franchise, que cette jeune, très jeune femme, comédienne parce qu'elle a « ça dans le sang », qu'elle sait faire de son visage un sourire éclatant où viennent se refléter les personnages les plus difficiles à reconstituer, dans ce domaine fantastique que constitue l'art des images noires, blanches et grises.

Triomphe aussi de la simplicité. Tout en elle concourt du reste à ce but, et sa « ligne » si nette, si pure, est une manière de perfection. Sa silhouette, que nous connaissons tous, est dégagée, flexible, mais toujours nette, comme les jeunes roseaux...



(Photo Pathé-Natan.)

Deux portraits bien différents d'Alice Field.

Le grand tort du cinéma est d'avoir créé des héros, des demi-dieux. On parle communément, en pareille matière, et sans rire, d'idoles. Sans doute rencontre-t-on parfois des talents, plus souvent des gens habiles, presque jamais des génies. Rien de tout cela ne mérite qu'on débite au kilomètre des témoignages sublimes d'admiration et de respect, et si l'on faisait la part des choses, tout le monde y gagnerait. Restons plutôt dans le domaine d'où le bluff, le snobisme, l'engouement sont bannis, et aimons ceux qui, par leur respect envers les autres et envers eux-mêmes, ont droit véritablement à l'hommage de ceux qui les entourent.

Il est des artistes, et de toutes les branches de l'art, dont les réactions ou les productions sont tellement hermétiques qu'il devient nécessaire de disséquer auparavant leur personnalité pour les comprendre ou au moins les interpréter.

Je préfère quant à moi les autres, ceux qui se présentent franchement et savent néanmoins faire transparaître dans le personnage, le plus éloigné fût-il de leur réalité propre, une sorte de double, d'aura de lumière vivante, estampe très floue et très douce de leur cœur.

Ainsi Alice Field... Parce qu'elle est acquise depuis toujours à des idées généreuses et nobles, parce qu'elle

aime faire le bien, parce qu'elle préfère souvent paraître sotte s'il lui est permis d'être bonne. Il y a, dans tout ce que nous présente cette artiste, une sorte d'élan, de vigueur. Le temps aidant, nous voyons du reste ce « potentiel » s'accroître et, — des films sont là probants, — sa sensibilité augmente aussi, se purifie, éclate comme une fusée d'artifice.

Phénomène de cristallisation peut-être, comme dirait Stendhal, agréable réalité en tout cas.

Artiste ? A coup sûr lorsqu'on plie son esprit à tous les grands problèmes politiques, artistiques, sociaux, que sais-je, qui sont les ferments de la cuisine universelle.

Artiste ? Évidemment lorsqu'on sait éviter ce stupide et toujours maladroite « cabotinage », lorsqu'on sait être soi-même, ce qui dépasse toujours le soi-même que l'on voudrait paraître !

Lorsqu'on est vedette à vingt-cinq ans, que le succès adéjà consacré un talent qui à chaque utilisation nouvelle découvre davantage de possibilités, il est aisé de prévoir que la gloire attendue sera plus brillante encore.

Je ne crois pas rendre hommage plus direct à Alice Field qu'en lui souhaitant de conserver également demain ses multiples qualités, qualités d'artiste, qualités de cœur... MAURICE-M. BESSY.



IL Y A DIX ANS...

IL est bon, quelquefois, de faire le point et de considérer avec le recul nécessaire ce que nous apportaient les années révolues en fait de tâche accomplie, comme en récolte, en promesses...

Occupation sage et qui n'est certes pas sans mélancolie...

Que nous avait donné 1922 en fait d'œuvres cinématographiques et que nous promettait 1923 ?

A tout seigneur, tout honneur... *La Roue* venait de nous être présenté. On sait quel événement fut la vision de ce film, qui apporta à l'écran français la manifestation grandiose de ce que pouvait donner, entre les mains d'un créateur, l'art cinématographique; également fameux, quoique pour une autre raison, voici *Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, premier film où s'impose à l'attention du public, qui bientôt l'adorera, ce jeune homme à l'air mélancolique, qui danse si bien. Bientôt on parlera du « tango » de Valentino des *Quatre Cavaliers*...

Autre célébrité, alors en pleine gloire : D. W. Griffith nous donne *Way Down East!* (*A travers l'orage!*) qui réunit les noms de Richard Barthelmess et de Lilian Gish et qui fit couler bien des larmes...

Les Suédois, aussi, avaient à cœur d'enrichir le répertoire du cinéma futur... ne se doutant pas encore que celui-ci n'existerait jamais, resterait le Mythe dont rêvent encore quelques incorrigibles. Ils nous donnaient, cette année-là, *L'Épreuve du feu*, dur et tragique récit; *Le monastère de Sandomir*, poème d'amour et de meurtre, et *Le vieux Nid*, tout baigné de tendresse et de simple poésie; l'Allemagne, elle, entre autres, nous avait offert *Nosfératu* et les atmosphères caligineuses d'alors...

Enfin, chez nous, *La Roue* mis à part, c'est toute une liste d'œuvres intéressantes que nous pouvons dresser... *L'Arlésienne*, d'Antoine, qui donna lieu à tant de polémiques; *L'Atre*, cette remarquable histoire paysanne, si sobrement traitée par Boudrioz; *Jocelyn*, réalisé par Léon Poirier, dans la montagne; Armand Tallier y fit

une des plus poétiques créations de l'écran... il fut, en effet, un Jocelyn d'une beauté suave et inégalée; auprès de lui, Pierre Blanchard débutait dans le rôle épisodique de Lamartine; enfin, une jeune équipe impatiente de mesurer ses forces prenait à tâche de renouveler le cinéroman et y parvenait dans un coup de maître: Albatros présentait, en novembre 1922, les premiers épisodes du film qui devait consacrer le talent du réalisateur, — Alexandre Volkoff, — et celui des interprètes: Mosjoukine, Vanel, Koline... *La Roue*, *L'Atre*, *Jocelyn*, *La Maison du mystère*, la France pouvait être fière... Technique nouvelle, réalisateurs, interprètes, tout chez nous était, alors, de premier ordre...

Que promettait 1923 ?

Œuvre de débutant, mais pleine d'intérêt et d'indications curieuses: *Pasteur*, de Jean Epstein, qui réalise ensuite *L'Aubergierouge*, d'après Balzac et en tire un film puissant. A l'étranger, on nous envoie *La Dame aux Camélias*, avec Nazimova l'inoubliable; *Robin des Bois*, avec Doug, plein de jeunesse, d'entrain, de gaieté... Mae Murray, piaffante et charmante, se pare des *Plumes du Paon*; déjà on reprend *La Femme X*; Charlie Chaplin prépare *L'Opinion publique*; John Barrymore est *Sherlock Holmes*...

Sur nos écrans, on voit paraître *Crainquebille*, l'admirable film de Feyder où De Féraudy fut Crainquebille comme personne ne pourra l'être après lui; *Les Opprimés*, qu'avait réalisé Henry-Roussell et qui marque les éclatants débuts de Raquel Meller... *Calvaire d'Amour*, où, auprès de Mme Lissenko, belle et douloureuse, Rimsky jouait un rôle dramatique avant de s'exercer à être *Cochon de Morin*... Jaque-Catelain donnait, sous la « supervision » de Marcel L'Herbier, ce *Marchands de plaisirs*, original et raffiné.

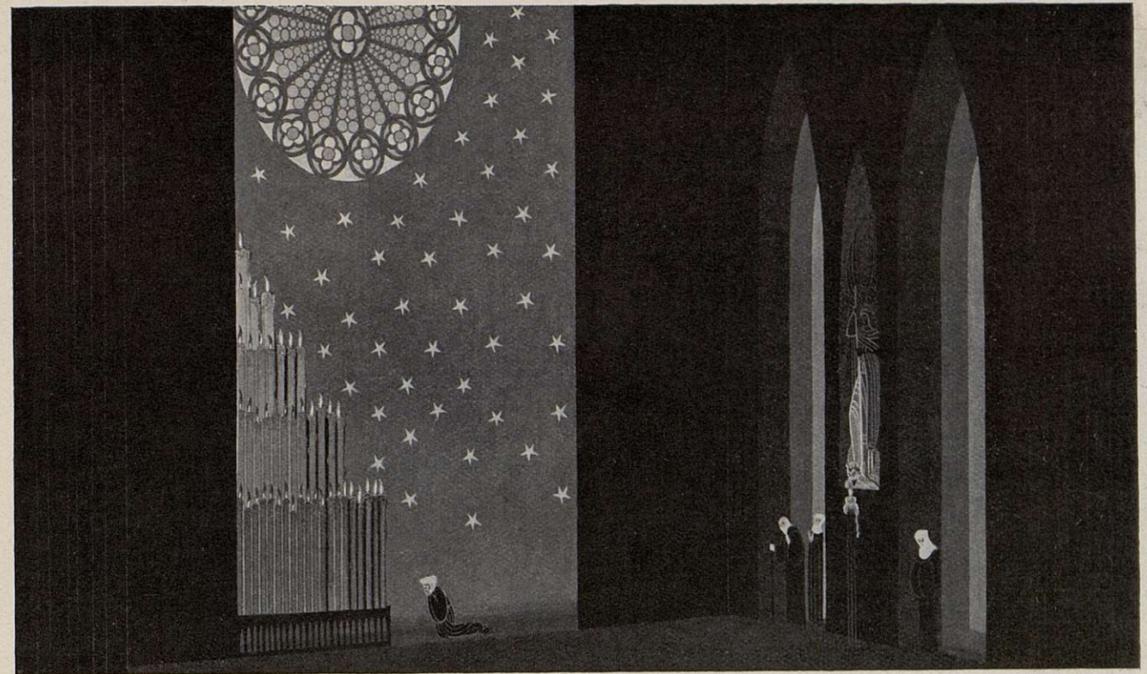
En janvier 1923, on annonçait: *Le Chant de l'Amour triomphant*, *Tess au pays des haïnes*, *Les Arènes sanglantes*, *Le Brasier ardent*, *Kean*, *Sœur Béatrix*, *La Femme de nulle part*, *Folies de Femmes*...

Il y a dix ans...

L. E.



... « Ce jeune homme à l'air mélancolique et qui danse si bien » (Rudolph Valentino dans « Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse »).



Projet de décor pour « Faust » (scène d'église).

DES DÉCORS... POUR LE CINÉMA

Texte et dessins de ERTÉ

ON m'a souvent demandé si je concevais les costumes et les décors pour le cinéma de la même façon que pour le théâtre... La différence est énorme entre les deux conceptions.

C'est surtout dans le domaine du décor que cette différence est le plus accusée. Ceci est dû non seulement à l'absence de la couleur au cinéma, mais surtout à l'absence du relief. Avez-vous remarqué comme, dans un grand nombre de films, le décor absorbait le jeu des personnages? Ceci est dû uniquement à ce que le décor est trop compliqué et que trop de détails brouillent l'image; un décor, disposé sur plusieurs plans, court le risque de devenir chaotique, grâce à l'absence du relief en photographie.

La tendance à la simplification du décor, qui règne actuellement au théâtre, n'a pas encore conquis l'écran, et c'est pourtant là que son influence serait des plus salutaires.

Bien souvent, à l'écran, lorsque le décor n'a pas, si je puis m'exprimer ainsi, — « un rôle actif », — il serait inutile d'avoir un décor construit, dans lequel se développeraient des scènes quelquefois tellement différentes d'atmosphère; dans bien des cas, le décor serait avantageusement remplacé par une série de « fonds », sur lesquels se détacheraient les personnages; chaque « fond » devrait créer l'ambiance, exalter le caractère du personnage et servir à intensifier le jeu de l'acteur. Quelquefois ce « fond » serait

immobile; d'autres fois, il aurait son mouvement propre, correspondant à l'action des personnages.

Ces cadres simplifiés deviendraient donc des auxiliaires précieux et non plus des ennemis pour les acteurs, dont ils ne brouilleraient plus le jeu scénique, comme le feraient les décors compliqués, grâce à l'absence du relief en photographie.

En ce qui concerne l'absence de la couleur, c'est surtout dans le costume qu'elle se fait sentir. Au théâtre, l'œil du spectateur différencie les personnages, surtout grâce à la couleur de leur costume; au cinéma, c'est seulement la forme du costume qui crée la silhouette caractéristique du personnage, qui prend une importance capitale. Par conséquent, il faut chercher, en ce qui concerne le costume cinématographique, à créer une silhouette caractéristique très simplifiée, une image qui se grave dans l'esprit du spectateur et reste bien différente de celle des autres personnages; de cette façon, l'action paraîtra toujours claire au spectateur, pour l'œil duquel la rapidité de la succession des images sur l'écran est anormale.

Je ne parle pas ici uniquement du costume de style ou de fantaisie, mais aussi des costumes et des robes modernes.

Ce sont ces dernières surtout qui exigent un soin tout particulier. Bien souvent les robes des interprètes d'un film sont laissées aux soins d'un grand couturier, qui, ne connaissant même pas les dévelop-



La prière de Marguerite devant une croix blanche...

pements du scénario, choisit au hasard parmi les plus belles robes de sa collection ; ces gracieux chiffons anonymes ne pourront, certes, pas contribuer à créer une silhouette caractéristique. De plus, la mode féminine, subissant des variations extrêmement rapides, ses toilettes risquent de paraître démodées et ridicules, lorsque le film réalisé est présenté au public.

Il faut un artiste intelligent et sensible, qui soit au courant des moindres détails du scénario, pour créer l'aspect des personnages ; car nous voyons sur l'écran non seulement l'expression du visage et le mouvement du corps, mais aussi la forme du corps lui-même, forme qui peut être modifiée à l'infini par le costume.

J'ai parlé de la simplification du costume cinématographique, contribuant à la création d'une silhouette caractéristique ; à ce sujet voici encore une marque de différence de plus entre le costume théâtral et le costume cinématographique : tandis que le costume théâtral doit être dépouillé de tout détail qui, grâce à l'optique théâtrale, resterait inaperçu, le costume cinématographique pourra comporter des détails caractéristiques, judicieusement choisis, qui pourront prendre une grande importance dans les « gros plans ».

Dans tous ses détails, la conception d'un costume ou d'un décor de théâtre est différente de celle d'un costume ou décor cinématographique.

... on voit Marguerite avec son livre d'heures dans une allée de lis...



En travaillant pour le cinéma, il ne faudrait jamais penser au théâtre. Malheureusement, on ne le fait que trop, en utilisant au cinéma, qui a des possibilités infinies, de pauvres effets de théâtre, du théâtre qui est étroitement enfermé dans le cadre de la scène et qui ne dispose que de moyens vraiment très restreints.

On a voulu adapter à l'écran un genre de spectacle théâtral, qui aurait pu y prendre un développement énorme, je parle de la revue de music-hall.

Grâce aux ressources infinies du cinéma, on aurait pu y obtenir des effets saisissants et extrêmement nouveaux. Mais, dans le film *La Féerie du jazz*, — le plus important de ce genre, — nous voyons une revue, qui n'est composée que d'effets de théâtre. Grâce à cela, ce genre de spectacle théâtral, adapté et non rajeuni par l'écran, n'a

pas pu se maintenir, et pourtant il avait tous les moyens pour se développer brillamment, si l'on avait su s'y prendre ; mais le public préfère assister à une revue au music-hall, jouée par des artistes vivants, que de voir cette revue filmée pour l'écran.

Et ce ne serait pas le seul genre de spectacle théâtral qui aurait pu subir une sorte de renaissance par le cinéma. La voie est tout indiquée pour le ballet et surtout pour l'opéra, qui est presque à l'agonie

grâce à la crise actuelle des théâtres lyriques.

L'opéra, adapté au cinéma, aurait pu prendre un développement très brillant ; en ce moment, les spectacles lyriques ne sont pas accessibles à la masse, ils ne s'adressent qu'à un public restreint ; pour cette raison, leur existence devient de plus en plus difficile.

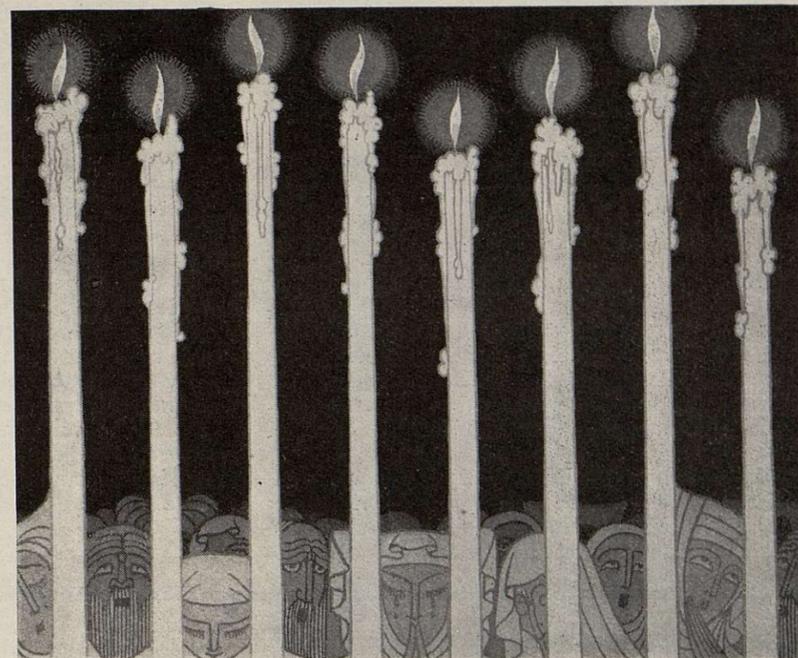
Transporté au cinéma, l'opéra deviendrait sans doute un spectacle populaire et pourrait non seulement continuer à vivre brillamment, mais prendre un nouvel essor, car, indubitablement, ce genre nouveau stimulerait l'activité des compositeurs.

Mais cette adaptation de l'opéra à l'écran n'aurait aucun intérêt, si elle n'était pas faite d'une façon intelligente.

Il ne s'agirait pas, en effet, de donner au public un film sonore, reproduisant exactement une représentation d'opéra au théâtre.

Une chose a toujours fait beaucoup de tort à l'opéra : ce genre de spectacle était connu de façon à s'adresser non seulement à l'ouïe des spectateurs, mais aussi à la vue.

Malheureusement, au théâtre, cette partie visuelle est complètement sacrifiée ; la vétusté et la pauvreté actuelle des mises en scène d'opéra ne sont pas les seules causes de cet état de choses. De tout temps, la plu-



... entre les cierges, comme entre les barreaux d'une grille, on voit apparaître les visages des fidèles.

part des meilleurs chanteurs ont été de très médiocres acteurs, et leurs dons physiques s'accordaient rarement avec l'aspect qu'on aurait imaginé pour les héros qu'ils incarnaient. Aussi, bien des spectateurs écoutent la musique en fermant les yeux ; mais, de cette façon, il serait plus intéressant d'entendre l'œuvre au concert que sur la scène.

Le cinéma sonore aurait modifié cet état de choses. La partie musicale de spectacle aurait pu être exécutée par les meilleurs chanteurs du monde, et la partie visuelle du spectacle serait mimée par des artistes de talent, dont le physique correspondrait à celui de personnages qu'ils incarneraient.

La partie visuelle du spectacle ne se déroulerait pas de la même façon qu'au théâtre, car l'action d'un opéra est tellement lente qu'elle ne pourrait pas être suffisante pour accompagner la partie musicale ; chaque thème musical devrait prendre son propre développement visuel et fournirait toute une série d'images.

Pour bien expliquer ma pensée, je vous l'illustrerai par un exemple, et comme je travaille en ce moment sur une nouvelle mise en scène de *Faust*, de Gounod, pour une scène lyrique, je n'irai pas chercher mon exemple ailleurs.

Je viens de terminer le décor de la scène de l'église ; il se compose simplement d'un premier plan de velours noir, découpé en ogives, et d'un fond bleu étoilé, dans lequel se détache un vitrail multicolore : Marguerite est agenouillée

... on voit jaillir d'entre les pierres une multitude de bras de démons.

devant d'énormes cierges ; entre deux voûtes, on voit dans une niche une statue d'archange, dont le pied est posé sur la tête de Satan, éclairée par un cierge presque consumé ; la tête de Satan est celle de Méphistophélès, — effet qui supprime les ridicules apparitions de celui-ci à l'église.

Voici la façon dont j'aurais développé cette scène pour le cinéma. Je n'aurais pas situé l'action de cette scène dans un décor unique ; mais, pour remédier au manque d'action scénique de ce tableau d'opéra, j'aurais développé la scène en une série d'images :

1. Pour situer l'action, le portail d'une église et des fidèles qui vont à la prière.

2. La prière de Marguerite devant une croix blanche ; une image claire, sur laquelle seraient projetées les ombres mouvantes des démons, qui viennent torturer l'âme de Marguerite, et l'ombre énorme de la main de Méphistophélès, qui s'apprête à saisir Marguerite.

3. Le thème de Méphistophélès, évoquant la déchéance de Marguerite ; on voit Marguerite avec son livre d'heures dans une allée de lis et, au-dessus d'elle, le frémissement des ailes des anges ; ensuite ses

vêtements clairs s'effacent, sa nouvelle image n'a plus l'aspect chaste et pur ; les passants s'écartent d'elle avec dégoût ; les lis s'effeuillent ; le sol de l'allée s'effondre, et Marguerite se trouve comme sur une île, sur quelques pierres, qui restent encore debout ; aux mots : « Écoute ces clameurs... c'est l'Enfer qui t'appelle... », on voit jaillir d'entre les pierres une multitude de bras de démons, qui se tendent vers Marguerite.

4. Le chœur des fidèles : on voit d'abord la fumée des cierges, ensuite leurs feux et enfin les énormes cierges eux-mêmes, qui ont l'air de pousser du sol ; entre les cierges, comme entre les barreaux d'une grille, on voit apparaître les visages extatiques des fidèles, chantant la prière...

Me voici entraîné bien loin du thème que je me proposais de développer dans ce petit article : c'est-à-dire le rapport entre les costumes et décors du théâtre et du cinéma... Mais l'idée de l'adaptation de l'opéra à l'écran me passionne tellement...

Je ne désespère pas de la réaliser bientôt...

Texte et Dessins de ERTÉ.

Dix minutes avec M. Georges Marret

UNE interview de M. Georges Marret ?... Mais oui. Pourquoi pas ? M. Marret est difficile à joindre ; mais je suis entêtée, et lui est galant homme. J'ai eu mon interview... des détails sur ce qu'il pense du cinéma, du théâtre et des deux réunis.

Dix pauvres petites minutes pour me dire ça !... J'en voulais davantage. Mais, ce laps de temps écoulé, M. Marret a commencé à s'agiter dans son fauteuil directorial. J'ai dit merci et m'en suis allée...

Ce que j'ai appris ?... Voici. Prochaine réalisation de *Knock*, l'œuvre typique et originale de M. Jules Romains. Sujet aride, difficile. C'est M. Juvet qui en sera le metteur en scène et l'acteur principal ; ses qualités trouveront là une nourriture digne d'elles. Une collaboration étroite s'établit déjà entre MM. Marret et Juvet.

**

Peut-on réaliser un film parfait avec une pièce de théâtre ?... Oui. Cependant une barrière existe entre ces deux arts. Il faut la détruire.

Si l'on met à l'écran une œuvre de théâtre, il faut s'efforcer de faire bénéficier la pièce de la facilité d'expression qu'apporte le cinéma. L'écran procure la réaction des personnages d'une manière plus complète. Le champ d'action plus grand, les décors essentiellement variables, les mille petits riens qui gravitent autour de l'idée principale, tout cela contribue à créer un atmosphère qui empoigne les spectateurs.

La masse préfère le cinéma, plus compréhensif pour elle. Le théâtre est réservé à l'élite, mais aussi à un public plus froid.

Le vaudeville, actuellement à son apogée en France, n'est cependant pas exclusif. Le drame, l'opérette, tout ce qui est féerie plaît aussi.

Le public français, dont l'esprit critique est très éveillé, est un animal changeant, et la même nourriture le lasse vite.

Nos scénarios sont, paraît-il, plus consistants que ceux de nos amis d'outre-Atlantique ; mais ce que l'on ne trouve pas dans les nôtres, et ceci est une petite opinion toute personnelle, c'est cette fraîcheur, cet enjouement et, bien souvent, un jeu d'un naturel extraordinaire.

**

Je ne veux pas faire du Théâtre en conserves, dit M. Georges Marret. Phrase cabalistique qui doit résumer toutes ses idées, toute son opinion...

— Actuellement et trop souvent, hélas ! le cinéma parlant se résume par inepties, scénario inerte, manque total d'idées originales ; le théâtre, par dialogue correct, mouvement dramatique, rythme.

» Il ne faut pas généraliser pourtant. Tels ou tels films ont été de tout premier ordre.

» Ce qui nous manque, c'est une formation d'élite d'auteurs cinématographiques. Le scénario prime, et on ne doit avoir confiance qu'en quelqu'un ayant déjà fait ses preuves.

**

En somme, M. Marret est un pessimiste. Pour lui, le cinéma parlant n'est pas encore au point, et une énorme dose de travail est nécessaire.

Ne confier un travail qu'à un metteur en scène ayant déjà fait ses preuves. Doit-on blâmer ou féliciter M. Marret pour cette opinion tellement brutale ?

Enlever la confiance à ceux qui « essaient », n'est-ce pas leur enlever en même temps toute facilité de réussite et l'occasion de montrer ce qu'ils peuvent faire ?

Et puis n'a-t-on pas vu des metteurs en scène avertis se... casser la figure froidement, après plusieurs succès retentissants ?

Problème difficile à résoudre !...

M.-Y. DOUBOUY.

TOMBÉS DU CIEL

RAMON Novarro, en chair et en os, a étonné et quelque peu déçu la foule, qui, croyant découvrir le demi-dieu de *Ben-Hur*, le doux et sauvage primitif de *Chanson païenne*, s'est trouvée en présence d'un gentil troubadour.

En crevant l'écran, Ramon Novarro a rompu le charme. Il s'est effacé derrière ce petit jeune homme en habit de bonne coupe, la pochette de soie blanche et molle piquant d'une note claire ce noir funèbre.

Le héros de cette aventure a risqué, sans bien s'en rendre compte, tout son passé et tout son avenir.

Par miracle, il n'a point perdu.

Nous le reconnaitrons dans ses prochains films. Il sera redevenu lui-même, c'est-à-dire tel que l'imagination, corrigeant la nature, l'a recréé pour la légende.

Ramon Novarro, qu'il le veuille ou non, appartient à la légende. En s'y dérobant comme il l'a fait, il s'exposait aux pires représailles. Assez intelligent, il ne s'est pas mépris sur l'accueil obligeant du public. Il regagnera Hollywood et reprendra sa chaîne, la lourde chaîne d'or qui le rive pour un temps inappréciable.

L'expérience qu'il a tentée, — mais combien l'ont tentée avant lui ? — profitera-t-elle à ceux qui recherchent une consécration bien aléatoire ? C'est peu probable.

On dit que Marlène Dietrich se produira bientôt sur la scène d'un grand music-hall parisien. Mais on ne précise pas lequel.

Marlène au visage émacié, auréolé de cheveux fous ou flous ; Marlène prisonnière de boas pleurant leurs plumes aux teintes délavées, prisonnière d'une image inséparable de votre souvenir.

Que deviendra, transplantée dans un milieu inconnu d'elle, cette personnalité qui la vêt de mystère, de passion charnelle et de spiritualité ?

Les organisateurs se posent rarement de ces questions auxquelles on ne répond pas tout de suite. Ils ne voient que le Pactole ressuscité, coulant à pleins bords et canalisé comme la foule qui se presse vers les guichets.

L'étoile de Pola Negri a inspiré à celle qui défraya les chroniques artistiques (avant que de défrayer les chroniques mondaines lors de son mariage avec le prince Mdivani, puis de son divorce) le dessein de tenter sa chance sous d'autres projecteurs que ceux des studios. Paris lui réserva un excellent accueil.

**

Le music-hall et le théâtre empruntent avec discrétion. Craindraient-ils d'épuiser les richesses de leur plus gros débiteur ?

Arlette Marchal, qu'on put applaudir au studio de Paris dans *Demoiselles en uniforme*, avait été engagée par Léon Volterra en raison de sa ressemblance étrange, hallucinante, avec Dorothea Wieck, interprète du même rôle dans le film de Léontine Sagan.

La plastique et la grâce de Jeanne Helbling ont ajouté aux richesses de la revue du Casino de Paris.

Mais un fait est à signaler : certains directeurs de théâtres, qui avaient misé sur la popularité d'un artiste cinématographique escomptant — et ne s'en cachant pas — un bénéfice matériel proportionné à cette popularité, ont dû reconnaître leur erreur.



Arlette Marchal, vedette de l'écran, créa au théâtre le rôle de l'institutrice dans « Demoiselles en uniforme ».

Il semble qu'on doive renoncer à exiger des vedettes ayant acquis dans leur art une juste renommée des exhibitions trop souvent nuisibles.

Vous souvenez-vous du tour de chant de Marcelle Chantal ? Elle avait connu le succès et si, d'aventure, une épine l'avait blessée, il eût fallu la rechercher sous un amoncellement de roses.

Présentée avec le plus parfait mépris de sa modestie, Marcelle Chantal ne tint pas absolument toutes les promesses qu'on avait faites en son nom, tout au moins à Paris. La province fut plus enthousiaste.

D'aucuns la plainquirent.

Ils étaient la minorité.

Que pense le public de tout cela ? Mais... rien, très probablement. Il ne pense même pas qu'il va, presque toujours, au-devant d'une déception. S'il le savait, s'abstiendrait-il ? Une seule chose compte pour lui : sa curiosité satisfaite.

Nous savons que les profondeurs sous-marines gardent, jalousement, le secret d'une flore, d'une faune merveilleuses. Quelquefois, les filets, jetés au large, ramènent de cette nuit un rayon de soleil. C'est l'éblouissement d'une seconde aussitôt retombée dans le néant. Le rayon s'est évanoui et le jour, brusquement, semble moins lumineux.

Les plus brillantes étoiles ne sont pas les moins lointaines.

FRANCIA-ROHL.

RETOUR D'U.R.S.S.

Le tout jeune réalisateur hollandais du *Pont d'acier*, cet extraordinaire poème du métal, occupe une place à part dans la cohorte des metteurs en scène européens. A peine pourrait-on le classer parmi ces jeunes hommes pleins de foi et d'enthousiasme qui, aux temps déjà lointains du cinéma muet, munis d'une caméra portative et de quelques mètres de pellicule achetés au rabais, s'efforçaient de capter le visage caché des choses familières ou la poétique de notre temps.

De la lignée des Lacombe, des Dréville, des Chenal, des Deslaw, des Gorel, Joris Yvens œuvra d'abord seul, méconnu, avec son seul enthousiasme pour soutien. En plus du *Pont d'acier*, il nous donna *Pluie*, image discrète et mélancolique de la Hollande d'aujourd'hui, et surtout *L'Assèchement du Zuyderzée*, véritable relation épique d'un des plus formidables travaux qu'aient jamais conçus les Pays-Bas.

Le parlant avec ses tyranniques lois économiques devait porter un coup mortel à ces tentatives isolées d'auteurs tournant pour leur propre compte et par leurs seuls moyens, sans studio ni organisation financière, engageant surtout leur intelligence et leur âme ardente...

Plus heureux que ses collègues, toutefois, Joris Yvens trouve à s'employer sans rien abdiquer de sa personnalité. Philipps lui commande une bande de publicité pour ses usines. Sujet aride s'il en fut. Or Yvens, à la



JORIS YVENS NOUS DIT...

Le metteur en scène de « Komsomols » (au centre avec le casque de cuir) entouré de ses divers collaborateurs.

surprise générale, trouve là matière à un film puissant et neuf, chantant le dur labeur des hommes et où certaines images, sur le soufflage du verre particulièrement, pris sous des angles inédits, demeurent inoubliables.

Pour les dirigeants de la Ufa, *Symphonie industrielle* est une révélation. Aussi engagent-ils bientôt Joris Yvens pour réaliser *Créosote*. Là, des difficultés surgissent dès le montage. Yvens obtient que deux versions de *Créosote* soient montrées, dont une pour les écoles berlinoises.

C'est alors que la Russie remarque ses travaux. Comme elle avait appelé à elle Piscator et Hans Richter, elle appelle à elle Joris Yvens pour une année, le temps de réaliser *Komsomols*, documentaire lyrique sur les jeunes métallos sibériens. On sait la prédilection des réalisateurs soviétiques pour tout ce qui touche à l'édification sociale de leur pays. On aurait tort de croire à de la servitude. La meilleure preuve, c'est que le réalisateur de *Symphonie industrielle* a lui aussi été gagné par l'enthousiasme collectif de l'U. R. S. S., comme le démontre son film, où la beauté des images, leur savante orchestration en un *crescendo* d'une envolée magnifique ne sont pas inférieures aux meilleurs films russes du genre que nous avons vus ici.

La réalisation de *Komsomols*, cet étonnant hymne du travail qui passera sans doute en France sous le titre de *La Jeunesse a la parole*, a été pour Yvens une source de joies profondes. Mais écoutons-le nous décrire avec flamme, sans dissimuler ses sympathies, les méthodes de travail des cinéastes russes, si curieusement différentes de celles de leurs collègues occidentaux.

— J'avais été engagé par le Mejrpom, la firme la plus importante de Russie, comme vous le savez. N'emploie-t-elle pas, entre autres, Poudovkine, Dovjenko, Ermler et Tziga-Vertoff ?

— Lorsque j'arrivai à Moscou, on me demanda de choisir un sujet. On ne me pressa pas d'ailleurs,

Un curieux angle de prise de vue dans « Symphonie industrielle » (le soufflage du verre.)

me laissant tout le temps de me documenter ample-ment. Un thème m'attirait : *Les Jeunes*.

— La jeunesse ! Voyez-vous, l'U. R. S. S. a mis tout son espoir en elle. Dans ce pays neuf, comme nulle part ailleurs, les *Jeunes* sont suivis, encouragés, soutenus. De magnifiques tremplins s'offrent continuellement à leur intelligence. Pour ne parler que du cinéma, une école gouvernementale a été créée, où les élèves, pour peu qu'ils soient doués, trouvent dans chaque département : scénario, mise en scène, prise de vues, montage, l'occasion de s'exprimer dans des bandes d'essai assez courtes, mais suffisantes pour révéler les talents naissants.

— Aussi, durant près de trois mois, visitai-je toutes les organisations, sociétés et syndicats de la jeunesse qui là-bas foisonnent.

— De retour à Moscou, j'avais en tête un plan fort détaillé. On me pria de l'exposer à une nombreuse assemblée d'ouvriers, comme le fait se produit souvent. C'est ainsi qu'avant que mon film soit réalisé, je dus en défendre l'esprit et en définir les principales lignes devant un auditoire populaire.

— Débat pénible ?



— Vous voulez dire passionnant ! A mesure que les ouvriers m'interrogeaient, je saisisais davantage les intentions que je voulais que mon film contînt. Des idées nouvelles se présentaient à moi. Un conseil, une suggestion m'ouvraient parfois des horizons neufs, tandis qu'une critique amicale me frappait par son bien-fondé. Bref un travail d'épuration et de précision s'opérait comme par magie. En un mot, je n'eus qu'à me féliciter de cette confrontation d'idées, nullement obligatoire d'ailleurs.

— Si vous l'aviez désiré, auriez-vous pu critiquer certains rouages du régime ?

— Certainement. A l'encontre de ce qu'on croit, la satire est autorisée

en U. R. S. S. N'oubliez pas que l'autocritique est recherchée en Russie et que d'elle, croit-on, dépend en partie la réussite finale. Rappelez-vous certains passages de *La Ligne générale* sur la bureaucratie. D'autres films « blaguent » pareillement la crise du logement ou la nourriture médiocre de certains réfectoires d'usines...

— Dans quelles conditions avez-vous réalisé *Komsomols* ?

— J'avais six collaborateurs : un scénariste, deux opérateurs, deux assistants et un musicien (Eisler, le compositeur vigoureux de *No mans' Land* et de *Kulhe Wampe*). Quel bienfait l'absence d'argent peut avoir sur l'esprit de collaboration !

— Deux cent mille roubles étaient nécessaires pour exécuter *Komsomols*. Avant le premier tour de manivelle, nous décidâmes, l'équipe et moi, d'économiser 10 p. 100 des frais. Vingt mille roubles qui iraient au succès du Plan quinquennal. Aussi fûmes-nous sacrés brigade de choc.

— Par la suite, la réalisation et le montage de notre film nous demandèrent dix mois de travail... Oui, c'est beaucoup lorsque l'on songe que l'Occident tourne des films en douze jours... Mais c'est qu'il nous est possible, là-bas, d'effectuer des recherches d'images et de sons, de recommencer un montage qu'on juge défectueux...

— La version primitive de *Komsomols* achevée fut d'abord présentée à un public ouvrier. J'ai été frappé par l'intelligence de ses critiques et de ses réactions, et c'est en tenant compte de celles-ci que j'ai apporté quelques changements au montage de *Komsomols* avant qu'il ne soit présenté à la presse...

Joris Yvens m'entretient maintenant de ses occupations présentes.

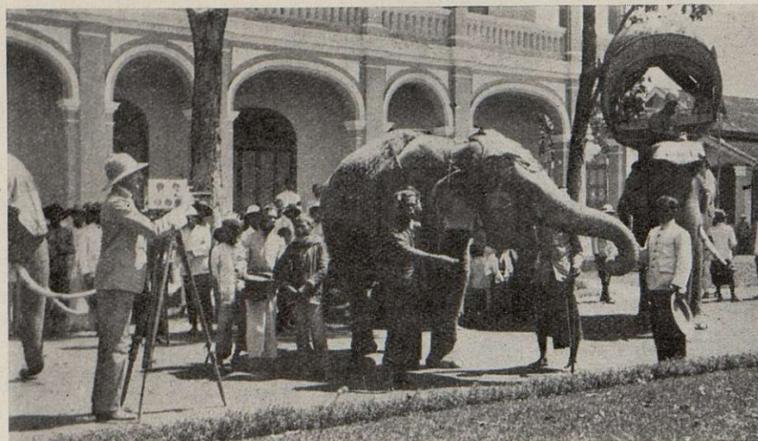
Il prépare une nouvelle version de *L'Assèchement du Zuyderzée*, où il montrera les ouvriers de ce travail titanique, réduits depuis lors au chômage et à la misère, rejetés de partout, mourant de faim, alors qu'au Brésil et ailleurs on jette le café à la mer, ou on brûle les céréales pour empêcher les prix de baisser !

Un cinéaste français, cette fois, a bien voulu s'intéresser à ses projets. C'est par son entremise que le public verra sous peu *La Jeunesse a la parole* et *L'Assèchement du Zuyderzée*, deux documentaires épiques comme le cinéma, — qui faillit trop souvent à sa mission, — en compte peu. MARCEL CARNÉ.

A gauche : Un métallo sibérien dans « Komsomols ».

En bas : Joris Yvens et ses opérateurs.





Le reporter Lejards dans le palais royal de Pnom-Penh (Cambodge).

DE gros nuages noirs roulent dans le ciel. L'horizon tout cuiré annonce l'orage.

— Rentrons sans tarder ! conseille Jean Bertrand, notre ingénieur du son.

En moins de dix minutes, les appareils sont rangés dans la voiture. Quand la pluie commence à tomber, nous sommes déjà sur la route de Paris.

— Fichue journée ! maugrée mon voisin René Brut, le cameraman, en allumant une cigarette.

Je questionne :

— Résultat médiocre ?

— Oh ! non !... 300 mètres de tournés... Un bon sixième trouvera sa place dans le « Journal »...

— Alors ?

Un temps, puis :

— J'ai le cafard de Casablanca... J'y étais il y a quinze jours... Ah ! son azur toujours bleu !...

L'averse redouble. Avec son pur accent méridional, Jean Bertrand, qui pousse les vitesses, plaisante :

— Pas de danger qu'on m'envoie demain sur ma vieille Canebière ?

— Qui sait ?

Au fait, qui sait ? Voilà l'occasion d'étudier brièvement la vie imprévisible des opérateurs d'actualités...

* *

C'est hier que je reçus de M. Létrange, chef du service des reportages à *Pathé-Journal*, un appel téléphonique.

— Voulez-vous demain accompagner mes opérateurs à Montfort-l'Amaury, où ils vont filmer le Pardon d'Anne de Bretagne ? me dit-il.

— Bien sûr...

— Vous vous documenterez pour votre papier sur les actualités...

A l'heure fixée, je rencontre René Brut et Jean Bertrand, reporters du *Pathé-Journal*, qui m'embarquent dans la limousine d'enregistrement mise depuis peu à leur disposition. Voyage délicieux qui ne réclame que quarante et une minutes de parcours pour 45 kilomètres de distance. Excellente moyenne, admirablement soutenue.

Tandis qu'à l'arrivée René Brut va faire un plan « muet » du vieux cloître montfortois, Jean Bertrand monte camera et microphone sur le toit de la voiture. La rapidité de la manœuvre est telle qu'au retour de Brut il ne nous reste plus qu'à nous rendre au-devant du cortège.

Au volant, Jean Bertrand, casqué pour suivre le son, guide doucement la voiture sur laquelle René Brut et moi avons pris place. Et, au premier coup de clairon,

nous nous engageons au beau milieu des officiels que mes compagnons ont mission de tourner sous toutes les faces.

A 12 h. 30, nous déjeunons et, à 14 heures, après de laborieuses discussions avec un brave pompier à l'uniforme naphthaline qui exerce une police bougrement sévère, nous groupons Bretons et Bretonnes en costumes pour obtenir de leur amabilité des danses locales qui constitueront un plaisant tableau d'atmosphère.

Mais l'averse trouble la fête...

* *

Maintenant, nous prenons dans ce café versailles un suprême apéritif d'honneur.

— Ce ne fut pas bien passionnant

pour vous ! remarque René Brut.

— Il y a des fois où ça barde ! renchérit Jean Bertrand, que les difficultés ne rebutent pas plus que son camarade.

Et je m'informe :

EN SUIVANT LES ACTUALITÉS

— Par exemple ?

Mon stylo braqué sur le papier attend les confidences. Les deux amis se regardent.

— Parle, toi ! dit Bertrand.

— Pourquoi, se défend Brut. Dans notre métier, il n'y a ni personnalité ni cabotinage ! Nous travaillons tous la main dans la main pour l'œuvre commune. D'ailleurs le public nous ignore...

Il y a un peu de vrai dans ces mots, prononcés peut-être avec une pointe d'amertume. Oui, le public, le grand public méconnaît les efforts admirables de ceux qui œuvrent pour livrer à sa curiosité l'image vivante, animée, sonore, des événements les plus sensationnels de l'actualité.

En Amérique, avant chaque reportage, un sous-titre indique à gauche le nom du « cameraman », à droite celui du soundman. Cet usage, qui rend un légitime hommage aux courageux artisans du cinéma instructif, est totalement



Un des opérateurs qui, sur un avis de l'Aéro-postale, suivit la traversée en avion de l'Atlantique Sud.

inconnu en France. Pourquoi ? Je pose la question à René Brut, qui me

répond par un sourir esceptique. — Restons dans la coulisse... par la force des choses... conclut-il philosophiquement.

— Des souvenirs ?

Les opérateurs n'en sont jamais à court. Imaginez pour quelques instants leur existence trépidante. Je les ai vus, tel soir, dans les couloirs de la rue Francœur n'attendant qu'un signal pour partir. Ils sont à la merci de l'actualité, et je n'en veux pour preuve que les prodigieux efforts qu'ils accomplirent encore tout récemment quand brûla l'*Atlantique*. Ils connaissent toutes les routes de France, l'avion est pour eux un moyen courant de locomotion. Ils exposent couramment leur vie dans l'exercice de leur fonction. Ils ont l'amour de leur métier, et ils rivalisent de témérité et d'ardeur lorsqu'il s'agit de ramener un beau document.

— Tous sont blessés ! me confiait récemment M. Louis d'Hée, qui dirige avec autorité le *Pathé-Journal*. Ce sont des as, des vrais, car, si le journaliste peut « arranger » son papier, nos opérateurs n'ont pas cette



L'opérateur R. Brut dans les ruines d'Angkor.

réalisa une incomparable performance ; moins de trois heures après son enregistrement, le film tourné et enregistré sonore au début de la soirée passait sur l'écran au grand ébahissement du public. Tâche ardue dont vint à bout, dans un même désir de réussir, tout le personnel employé rue Francœur au développement et au tirage des actualités.

Le film des obsèques de Paul Doumer passait le soir même à Bruxelles et à Amsterdam, où six copies furent envoyées par les moyens les plus rapides.

Et il y a d'autres records, trop longs à énumérer ici, qui prouvent, mieux que n'importe quel argument, le cran sans pareil de ceux que l'on surnomme les « chasseurs d'images ».

D'ailleurs toutes les « actualités » ne sont pas bonnes à voir ou à entendre ! L'indiscrétion d'une camera ou d'un microphone révèle souvent aux services techniques chargés du montage des détails dont la fantaisie mettrait les salles en joie.

Mais j'ai promis d'être discret, et je ne révélerai rien de ces à-côtés qui constituent de savoureux — autant qu'inutilisables — documents.

Tout cela n'est au fond pas méchant, et les personnages politiques mis en scène malgré eux seraient les premiers à rire de l'aventure...

* *

Pour conclure, j'ai appris que M. Édouard Daladier, notre Président du Conseil, se refusait devant le microphone à toute déclaration. Son exemple est suivi par M^{rs} Baudrillart, qui ne souffre aucune exception en faveur de qui que ce soit. Par contre, M. Édouard Herriot et M. Paul Boncour ont toujours quelque chose à dire. C'est un peu pourquoi on a fait d'eux les « vedettes de l'actualité cinématographique ».

— M. Lebrun, me confie René Brut, se prêta de bonne grâce, aux vacances dernières, à une petite histoire que j'avais combinée à son intention.

Je remarque, en passant, que les opérateurs ingénieurs — pour reprendre leur expression — à « monter une histoire » destinée à soutenir chacun de leur reportage. C'est un procédé comme un autre d'agrémenter ce qu'il pourrait y avoir d'un peu terne dans l'actualité.

— Jean Chiappe a écrit *Paroles d'ordre*, me dit encore Jean Bertrand. Eh bien ! je vous assure que nous, avec tout ce que nous enregistrons, nous pourrions vous présenter aisément de fameuses *Paroles de désordre* !...

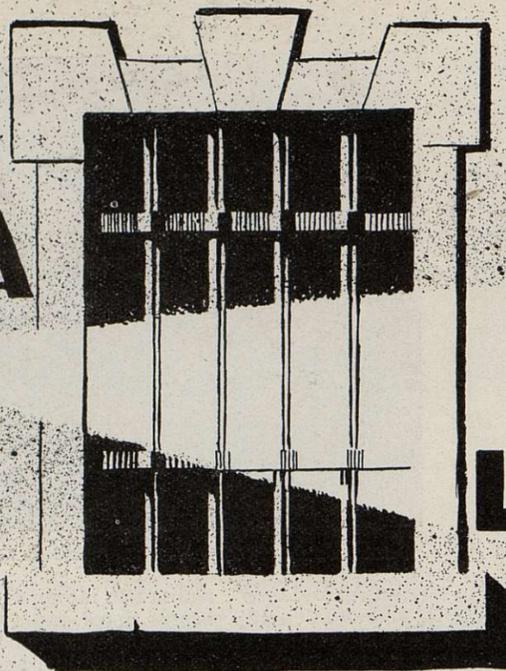
Et, quoique venant d'un vrai Marseillais, il ne s'agit pas, croyez-le bien, d'une quelconque galéjade.

PIERRE RAMELOT.



R. Brut fit en 1929 un grand reportage en Chine ; le voici sur la ligne ferrée de Yunnan.

LE CINÉMA



À L'ASILE

AVEC la complicité d'un ami, j'ai assisté à la projection d'un film des plus ordinaires. Ce qui l'était moins, c'était le spectacle donné par la salle. Et cette salle ne figure dans aucun annuaire.

Des murs nus dont la peinture s'écaille par endroits. Remplaçant les rangées de fauteuils, des chaises rapprochées. Environ deux cents places, toutes occupées. Il faut, pour arriver là, traverser un parc immense. Une avenue bordée d'arbres mène aux petits pavillons. Chacun est baptisé du nom d'un savant qui a contribué par ses travaux à faire progresser la psychiatrie. Ici, l'hôpital Henri-Rousselle. De l'autre côté du jardin, Sainte-Anne érige ses bâtiments massifs évoquant la Conciergerie sans y ressembler le moins du monde.

Tous les samedis à 19 heures, le Dr Toulouse, médecin-chef de l'hôpital Henri-Rousselle, offre le cinéma à ses pensionnaires. Une importante société de production, ayant ses studios dans la banlieue parisienne, fournit les films. Le public est admirablement discipliné. Il n'y a jamais de protestations, car toutes les têtes sont découvertes. Pour les femmes comme pour les hommes, l'uniforme consiste en une blouse de toile blanche — plus ou moins — imprégnée de ce parfum désagréable et persistant des produits antiseptiques ou anesthésiques. Ils n'en sont pas incommodés. On s'y fait d'ailleurs très vite.

Une sorte de béatitude est répandue sur les physiologies. Les malades sont heureux du divertissement apporté à leur existence quotidienne, et ils goûtent, jusqu'aux extrêmes limites, une satisfaction dont les causes restent parfois obscures.

Si l'appareil n'est pas pourvu des derniers perfectionnements, si toute la partie sonore, pour des raisons d'économie, manque d'harmonie, ces spectateurs modèles se sont abstenus de formuler la plus petite remarque désobligeante. L'écran les fascine. Cette fenêtre ouverte sur la vie, dont ces exilés retrouvent le charme fugitif, exerce sur eux une attraction irrésistible. Puissance du cinéma.

Dans le clair-obscur les visages se livrent. Des ombres mouvantes se reflètent sur eux et les transforment. Il est visible que le même geste d'un personnage revêt pour chacun de ceux qui m'entourent une signification différente.

On évite, en raison de cette faculté d'assimilation, de

montrer aux obsédés, aux débiles mentaux, des œuvres fortes, capables de les impressionner trop vivement et dangereusement.

Une surveillance discrète ne cesse d'être exercée pendant la durée de la représentation. Quelques infirmiers assurent le service d'ordre.

Adolescents, adultes, vieillards s'amuse comme de petits fous. Les films comiques suscitent un rire sain. Mais le baiser qui unit les lèvres de l'héroïne à celles d'un partenaire dont le jeu ne manque pas de conviction fait tomber en pâmoison une « refoulée ». Je me suis laissé dire que, d'une manière générale, les femmes promptes à s'émouvoir « extériorisaient » leurs sentiments avec la moindre gêne.

La lumière est revenue. Pour terminer, nous avons l'exhibition, qui ne figurait pas au programme, d'un excentrique.

— C'est un agité, mais il n'est pas dangereux.

Ce fantaisiste se livre à une mimique expressive ; il danse non sans grâce et n'insiste pas devant l'indifférence du public. Dix heures viennent de sonner. Les invités, fatigués par cette veillée, prennent sagement le chemin des dortoirs.

Je refais, accompagnée cette fois, le chemin que j'ai parcouru en sens inverse, — et que j'ai peine à reconnaître. Des nuages roulent très bas. Quelques gouttes de pluie nous giflent. Trouant la nuit, toutes les fenêtres des pavillons sont éclairées, les unes en bleu, les autres en rouge orangé. Toutes ont des barreaux, comme des cages.

Quelques pas à peine me séparent de la rue. Le silence est déchiré comme une soie par une voix qui implore.

— Au secours !

La dernière syllabe se prolonge et meurt.

Incapable d'avancer, je serre le bras de mon compagnon.

— Vous avez entendu ?

Il rit.

— Mais vous voilà tout émue...

Et brusquement.

— Excusez-moi, je dois faire ma ronde.

Il est parti voûté sans se retourner.

Je fuis emportant, comme un remords, le son de cette voix qui appelait à l'aide...

F.-R.

LE PROVOCATEUR



PERSONNAGES :

Slag Bailey ... GEORGE BANCROFT.
Puff Rogers ... WYNNE GIBSON.
Ted Streater .. CHARLES STARRETT.
Pin Streater .. JAMES GLEASON.
Ted enfant BILLY BUTTS.

Réalisation de STEPHEN ROBERTS.

BIEN disciplinées et se livrant à leurs exercices chorégraphiques avec un ensemble impressionnant, les huit girls de la boîte de nuit évoluent entre les tables où s'attardent des noctambules impénitents.

Une ceillade par-ci, un signe par-là, et tout ce monde, qu'anime une gaité factice ou réelle, laisse couler les heures chargées de désirs, de chagrins, d'angoisse ou d'ennui.

Broadway étincelle, comme chaque soir, de ses mille feux multicolores. Dehors, c'est la cohue des véhicules et des passants. Dans l'intérieur des établissements de plaisir, c'est le mélange des races, des appétits, des passions.

Ici, dans cette « boîte » que dirige la jolie Puff Rogers, rien ne paraît suspect, et les plus sombres visages s'éclairent en la regardant chanter, tandis qu'elle a l'œil à tout et ne perd rien des petits manèges clandestins qui s'ébauchent autour d'elle.

Puff a pu acheter son cabaret grâce à la générosité de son ami, le boxeur Slag Bailey, sorte d'hercule, un peu ivrogne, mais bon enfant.

Slag est une des gloires du

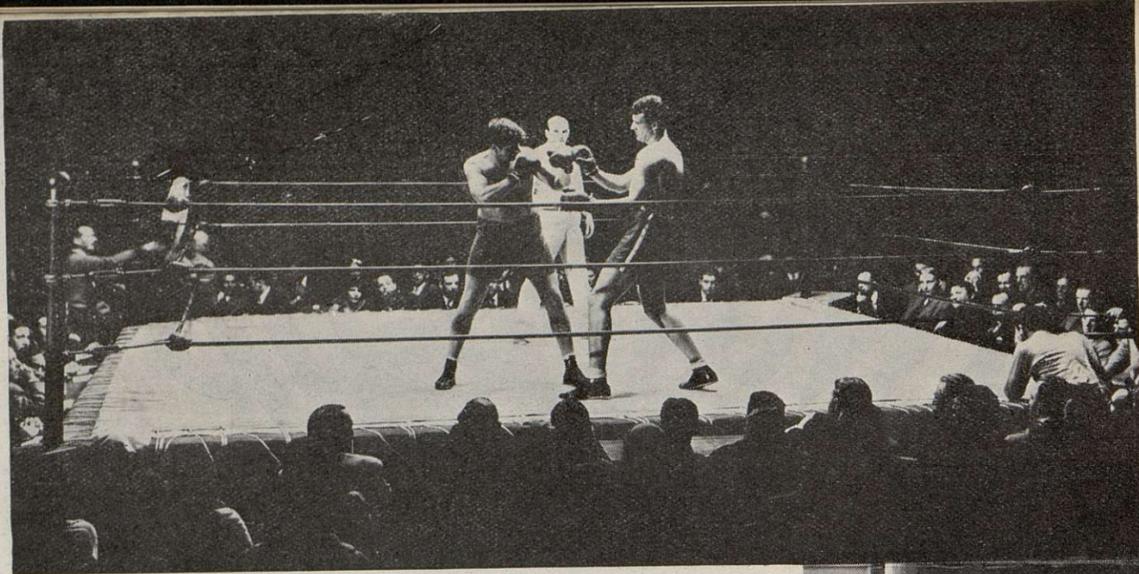
ring. Or, malgré ses airs fanfarons, il n'est qu'un instrument entre les mains de son manager, l'inquiétant Pin Streater, qui l'a formé et fonde sur lui ses plus grands espoirs. La chance du boxeur lui a déjà rapporté beaucoup, mais Pin est insatiable, voire même un peu mystérieux, et l'amitié que lui témoigne Slag est souvent mêlée d'un peu de crainte.

Pin Streater ne voudrait jamais jouer sur Slag qu'à coup sûr, mais il sait que celui-ci est un garçon faible, et cela le désespère.

C'est que le boxeur n'est pas insensible, en effet, même en période d'entraînement, aux charmes des girls de Puff, et encore moins à l'offre sournoise d'un verre de whisky. Un soir de match, ce sont des fantaisies déplorables ; aussi Pin est-il obligé de surveiller son « poulain », de ne pas le quitter une minute et de lui prodiguer tous les conseils d'usage, et même un peu plus.

La rencontre de ce soir doit être sensationnelle ; c'est pour cela que Puff, la jolie chanteuse, cache un petit air préoccupé sous ses sourires et ses





ceillades de commande. Elle n'est pas sans ignorer que, lorsque Slag est passé, tout à l'heure, chez elle, il était à moitié ivre. Ne vient-elle pas d'apprendre aussi que Pin Streaver a parié sur sa victoire non seulement sa fortune personnelle, déjà compromise par des enjeux antérieurs, mais toute celle de Slag, dont il a, depuis toujours, la gestion.

Il eût été très important que Slag fût en forme, car deux ruines peuvent être la conséquence de sa défaite et, parmi celles-ci, il en est une qui ne devrait pas le laisser indifférent : la sienne.

Hélas! léger et insouciant, Slag croit en lui. Son adversaire, qui a pourtant à son actif de belles victoires, ne l'intimide pas. Il espère le mettre knock-out au deuxième round.

Tandis que, dans son cabaret, Puff continue à faire naître l'entrain et les sourires, elle se glisse de temps à autre dans son bureau, où se trouve un poste de T. S. F. qui va lui donner, minute par minute, le résultat du match.

Elle entend, comme si elle les recevait elle-même, les coups que chacun des deux combattants « encaisse » et qui font un bruit mat tout à fait perceptible par la radio.

— Troisième round. Slag montre des signes de faiblesse. Il reçoit et ne réagit pas...

Le gong le sauve...



— Quatrième round...

Slag n'est certainement pas remis, et il est envoyé aux cordes dès le premier contact. Il paraît cependant retrouver un peu de vigueur et se défend mieux, mais l'adversaire, qui veut en finir, ne lui laisse aucun répit.

La minute est angoissante. Puff ne peut quitter l'appareil sonore...

... Slag est fini. Il vient de rouler sur le sol.

Un, deux, trois, quatre... huit, neuf... dix. Knock out!...



Pin et Slag échangent, au retour, d'amères réflexions. Pin surtout est complètement démoralisé. C'est qu'il a de pressants besoins d'argent, et il comptait sur la victoire du boxeur pour le remettre à flots. Il n'y faut plus compter et il doit trouver un moyen immédiat pour se procurer la somme dont il a besoin.

Slag lui propose d'aller demander une



service à Pin. Je me demande ce qu'il est capable de faire...

Pour se procurer de l'argent, Pin Streaver est en effet capable d'une mauvaise action, et, en quittant Slag Bailey et son amie, il vient de décider d'aller forcer le coffre-fort du directeur de la salle des combats, coffre dont il a surpris le mot pendant la conversation qu'il eut avec lui après le match.

Un vague ami de Slag et de Pin a deviné le mauvais projet du manager et vient en avertir Slag, qui est toujours chez sa maîtresse.

— Ne te mêle pas de ça, Slag, crois-moi...

— Je ne peux pourtant pas lui laisser faire cette bêtise, répond le boxeur, qui prend immédiatement le chemin de la salle de spectacle où vient d'avoir lieu sa défaite.

Dans la nuit, il se glisse à travers les fauteuils et, par la galerie, arrive vers le bureau du directeur. Mais il n'a que le temps de se dissimuler. Des veilleurs viennent en effet d'entendre du bruit et cherchent, dans l'ombre, à situer d'où il peut bien venir.

Slag voudrait prévenir Pin. Mais il est trop tard. Pin vient d'être surpris et dévale à toutes jambes, sous une grêle de balles. Il n'a pas été reconnu et parvient à dépister ceux qui le poursuivent. Mais il a été touché et il s'affale, mourant, dans un coin de la salle tandis qu'on le cherche dans les couloirs.

Slag, qui n'a rien perdu de la scène, va vers lui et parvient à le transporter dans une petite pièce d'entraînement.

Pin vient d'expirer, mais, lorsque les veill-

avance, sur son prochain match, au propriétaire de la salle et organisateur des combats de boxe.

— Votre prochain match, Slag ? lui dit celui-ci. Mais, mon vieux, vous êtes fini. Vous n'êtes plus bon à rien, qu'à prendre votre retraite. Une avance ? Rien à faire. Vous ne remonterez plus sur le ring, du moins tant que je serai ici.

C'est un rude coup pour Slag, mais c'est un coup encore plus dur pour Pin.

— Ne t'en fais pas, vieux, fait le boxeur bon garçon. J'ai prêté de l'argent à Puff. Sa boîte marche bien, elle ne me refusera pas la somme que je lui demanderai...

Puff, sous ses dehors évaporés, est une femme de tête. Elle veut bien tout faire pour Slag, qu'elle aime tout en le dominant, mais pour Pin, c'est une autre histoire, Pin qu'elle soupçonne d'avoir toujours pris la plus grosse part lors des jours prospères...

— Je regrette, mais Puff ne marche pas ! dit-elle aux deux hommes qui sont venus la trouver et mettent en elle leur suprême espérance.

Et lorsque Pin est parti :

— Tu sais, Slag, si c'était pour toi, ce ne serait pas la même chose, toi, tu comprends, tout ce qui est à moi est aussi à toi. Mais ce Pin, ah ! mais non !

— C'est égal, Puff, j'aurais bien voulu rendre ce



leurs passent, continuant leurs recherches, ils ne voient qu'un homme tournant le dos et qu'ils reconnaissent parfaitement pour être Pin. Slag est en train de lui expliquer pourquoi il a manqué son match...

— Encore ici, si tard, monsieur Slag... ? disent les veilleurs.

— Mais oui, Pin Streater me demande de lui raconter ma défaillance de ce soir...

— Vous feriez mieux d'aller vous coucher ! Mais, au fait, n'auriez-vous vu personne dans l'établissement, il n'y a qu'un moment ?

— Non. Ou plutôt si, en me rappelant bien, il y a cinq minutes environ, un type est passé dans le couloir, en courant...

Slag a tout arrangé pour faire croire au suicide de Pin, afin de lui éviter le déshonneur.

Puff bougonne, mais, au fond d'elle-même, elle est fière de Slag.

Or, voici qu'un télégramme arrive pour Pin ; Puff s'adjuge le droit de l'ouvrir. Il est signé d'un certain Ted, qui donne rendez-vous à Pin dans un village des environs pour le lendemain.

Qu'à cela ne tienne ! elle ira avec Slag. Ce Ted devait peut-être de l'argent à Pin, et c'est sans doute un moyen de récupérer ce que le manager leur a fait perdre.

Mais, à leur grande surprise, dans la charmante villa campagnarde où doit avoir lieu l'entrevue, ils ne trouvent qu'un enfant.

— C'est bien ici que doit se rendre un monsieur Ted ? interroge Slag.

— Ted ? C'est moi et j'attends papa. Est-il avec vous ?

— Mais qui est ton papa ?

— Mon papa ? mais c'est Pin Streater.

Le pauvre gosse ne sait pas. Il va falloir tout lui dire.

Puff, qui a la brusquerie des gens trop sensibles, charge Slag de faire comprendre au petit qu'il ne reverra plus son papa.

— Mais vous, monsieur, qui êtes-vous, puisque vous connaissez si bien mon papa ?

— Je suis Slag, Slag Bailey...

— Ah ! Slag Bailey ! Papa m'a parlé souvent de vous ainsi que de madame Bailey.

A son fils, Pin avait toujours dit que la chanteuse et le boxeur étaient mariés.

Et devant le petit qu'ils vont adopter, les deux amants ont un long sourire de tendresse.

Sans se concerter, ils décident, en effet, de ne pas abandonner le fils de Pin. Venu pour deux jours dans la maison de campagne du manager, ils y restent deux mois pour que le petit y passe des vacances agréables et choyées.

Slag, pour gagner l'argent nécessaire à la marche du ménage, s'est embauché au laminoir. Il a un travail dur, mais il est heureux. Quant à Puff, elle cultive le petit jardin et fait tout dans la maison.

Mais elle pense à Broadway et, pour elle, le sacrifice est gros.

Quand Ted rentre au collège, son père et sa mère d'adoption peuvent-ils vraiment partir ?

Deux jours... deux mois... deux ans... dix ans...

Ted est devenu un grand et beau jeune homme qui a fait de bonnes études et n'a jamais donné que des satisfactions à M. et M^{me} Bailey.

Mais, à la peine, Puff a perdu son éclat. Elle voit avec désespoir les premiers fils d'argent dans ses cheveux, les premières rides à son front.

— Si tu voulais, tu pourrais encore chanter à Broadway, et tu aurais le même succès, lui dit l'ancien boxeur embourgeoisé.

— Tu crois, Slag ?...

Mais la vie a d'autres exigences, et toute l'ambition du couple s'est maintenant reportée sur Ted.

Ted est doué d'une élégance et d'une force peu communes. Il passe brillamment ses examens, ce qui ne l'empêche pas de se révéler un sportif hors classe. Il vient d'enlever le titre de champion de football, et son nom est sur tous les journaux. La boxe le passionne aussi, et il pourrait y battre des professionnels.

Après un match particulièrement brillant, un homme vient lui faire des propositions qui ont bien de quoi tourner la tête à un jeune homme sans fortune comme lui.

Cet homme, c'est précisément une vieille connaissance de Slag : le directeur du ring de Broadway, qui l'a mis si brutalement à la porte en lui refusant une avance d'argent, le même que, le soir de sa mort, Pin essayait de cambrioler.

Ted ne doit jamais savoir cela.

Lorsqu'il amène l'homme à l'ex-boxeur pour le prier de donner son consentement à son désir d'abandonner ses études et de se consacrer au ring, il est fort surpris de son accueil.

— Pour Ted, c'est la fortune en deux ans, dit le provocateur.

— Le moyen de me reconnaître envers vous et maman de tout ce que vous avez fait pour moi depuis que vous m'avez adopté ! fait le jeune homme.

— Ce n'est pas un métier pour toi, Ted... ce n'est pas un métier, et celui qui te le procure le sait bien...

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux dire ? C'est que je vous prie de sortir immédiatement d'ici si vous ne voulez pas que je vous y aide... car j'ai gardé encore mes poings. En deux ans ! Avili, abîmé, abêti, voilà ce que vous ferez de mon fils. Riche ? Il n'a jamais manqué de rien ici...

— Cependant, mon père, refuser une offre pareille...

— Je refuse, entends-tu, et vous, dehors !

L'homme est sorti, mais Ted ne prend pas son parti de la décision paternelle et, malgré le respect qu'il a pour Slag, il est décidé à passer outre. Il le lui dit.

Mais alors, pour la première fois, Slag se fâche, et il essaie de dissuader son fils en lui prouvant son incapacité. Ce ne sont plus que deux boxeurs, mis en présence...

Mais, en trois coups, Ted a envoyé son père rouler au milieu de la pièce. Il va perdre connaissance, et Puff se précipite. Elle dit tout ce qu'elle a sur le cœur à ce vilain garçon.

— Tu ignores donc tout ce qu'a fait ton père pour toi, et le travail du laminoir et le sacrifice de sa vie et de la mienne. Ah ! tu n'a pas son cœur et sa tendresse... et tu n'es même pas aussi beau que lui !...

Puff n'en a jamais tant dit. Dans ces quelques mots est résumé l'immense amour qu'elle a voué à Slag et qu'elle dissimula toujours sous des apparences bourrues.

Mais Ted a compris. Il aide celui qui fut vraiment son « père » à se relever. Il lui prodigue des soins, tandis que Puff cache ses larmes.

— Je vous demande pardon, papa. Ne parlons plus jamais de cela... Je ferai ce que vous voudrez. J'entrerai à l'université, et vous n'aurez plus de soucis pour moi.

— Mon petit ! je voudrais aussi te donner mon nom...

— J'en serais très heureux, papa...

Mais Slag et Puff échangent un regard. Ils savent ce qu'ils doivent faire pour pouvoir adopter vraiment Ted, selon la loi.

Simplement se marier...

Et, après vingt ans de vie commune, Puff, la chanteuse, et Slag, le boxeur, échangent devant le maire le oui qui va leur permettre de faire vraiment de Ted leur fils.

L'amour a fait place à une tendresse qui n'a plus besoin de s'éprouver pour savoir qu'elle est la plus belle et la plus profonde que deux êtres peuvent connaître... et garder.

J. HAYCE.



Vacances... Belles vacances... Sous la double caresse du soleil et des flots, LILIAN BOND oublie avec joie, semble-t-il, le dur labeur des studios et leur discipline de fer...



L'OMBRE DE SÉRAFIM

Nous verrons bientôt à Paris cette remarquable production Primax-Film, réalisée entièrement en Afrique du Nord par Jean de Kuharski, avec **BETTY AMANN** et **JOSHUA KEAN** dans les rôles principaux.



Un séduisant portrait d'**HENRY GARAT** dans **ADORABLE**, qu'il a interprété en Amérique aux côtés de **JANET GAY-NOR** pour la Fox-Film. Le sympathique jeune premier repartira sous peu à Hollywood, où l'appelle son engagement et — n'en doutons pas — de nouveaux succès.

LE D
É
M
O
N
DU



SOUS-MARIN



Chaque film de **GARY COOPER** est attendu avec impatience par ses nombreux admirateurs. Une fois de plus, ceux-ci ne seront pas déçus. Ce nouveau film Paramount, particulièrement émouvant puisqu'il nous retrace la lente agonie d'un sous-marin, lui a permis en effet de trouver un des meilleurs rôles de sa carrière aux côtés de **TALLULAH BANKEAD**, **CHARLES LAUGHTON** et **GARY GRANT**.



(Photo Pathé-Natan.)

FRANÇOISE ROSAY, la grande vedette Pathé-Natan, créatrice à l'écran de tant de succès demeurés fameux, a campé dernièrement, dans **TOUT POUR RIEN**, aux côtés de l'amusant **DUVALLES**, une savoureuse silhouette de femme austère, dont un coup d'œil sur la photographie ci-dessus suffira à révéler l'esprit malicieux.



JE SUIS UN VAGABOND

Les Artistes Associés (S. A.) présenteront prochainement ce film attendu, qui marque la rentrée sensationnelle à l'écran d'**AL JOLSON**, où il a pour partenaire la délicieuse **MADGE EVANS**, ainsi que du comique **HARRY LANGDON**.



Undes remarquables extérieurs de **JE SUIS UN VAGABOND**, tourné en majeure partie dans les paysages ensoleillés de la Caroline du Sud. On reconnaît sur notre photographie **AL JOLSON** et **MADGE EVANS** dans une scène de séduction.



LA PAIX CHEZ SOI

Toute la tendre ironie et l'esprit étincelant de Georges Courteline revivront sous peu à l'écran grâce à André Hugon, qui a terminé depuis peu ce film joué avec la gâté et le brio qu'on leur connaît par **RENÉ LEFEBVRE** et **MIREILLE**
(Production G. F. F. A.)

BOUBOUROCHE

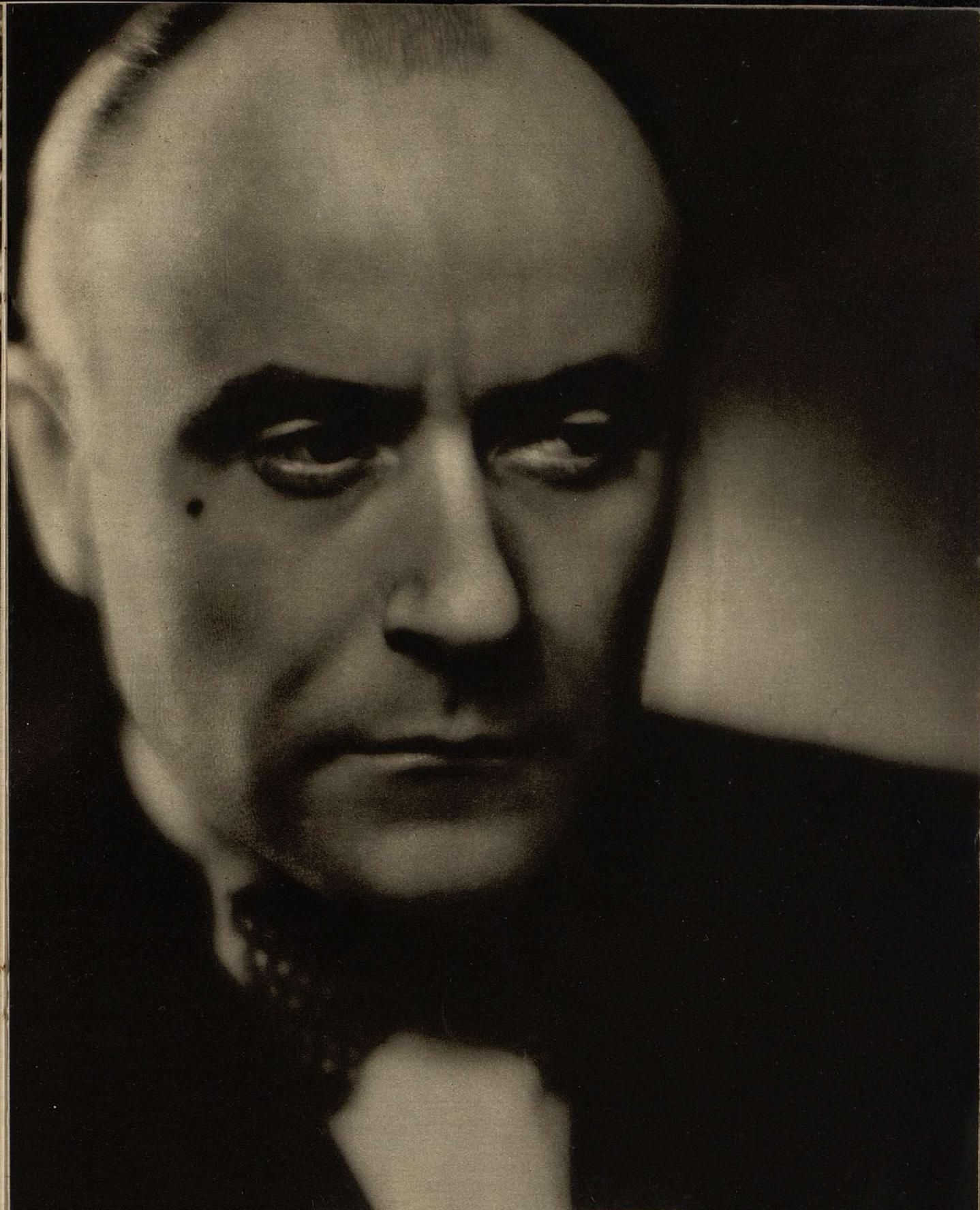


De toutes les œuvres de Georges Courteline, **BOUBOUROCHE** est à coup sûr une des plus populaires. Aussi attend-on avec impatience le film que vient de tirer André Hugon de ce petit chef-d'œuvre de l'esprit qu'interprètent avec une réelle finesse **MADELEINE RENAUD**, **ANDRÉ BERLEY**, **CLAUDE DAUPHIN** dans les rôles principaux, avec **SINOËL** et **LE VIGAN**. (Production G. F. F. A.)



(Photo Pathé-Natan.)

« Ne bougeons plus »... a dit le photographe à **GABY MORLAY** et **ANDRÉ LUGUET**, alors que tous deux répétaient une scène de **IL ÉTAIT UNE FOIS**, sous la direction de Léonce Perret. Comme on le voit, les deux sympathiques artistes ont aussitôt obtempéré au commandement, mi-souriants, mi-surpris. (Production Pathé-Natan.)



(Photo Pathé-Natan.)

JEAN MAX, le parfait comédien d'écran que nous applaudissons maintes fois et que nous reverrons sous peu dans un des principaux rôles de **IL ÉTAIT UNE FOIS**, où il a pu donner libre cours à son talent vigoureux et nuancé.



L'Étoile de Valencia



Le Marignan vient de passer avec un grand succès cet excellent film d'aventures ayant pour cadre les sites pittoresques des Baléares. Réalisé par Serge de Poligny, L'ÉTOILE DE VALENCIA réunit une interprétation particulièrement brillante : BRIGITTE HELM, JEAN GABIN, THOMY BOURDELLE, LUCIEN DAYLE, PAULE ANDRAL, CHRISTIAN CASADESSUS et SIMONE SIMON.
(Production U. F. A. Édition A. C. E.)

IDYLLE AU CAIRE



Un double marivaudage sous l'œil du Sphinx impossible, des Pyramides séculaires et des palmiers géants... RENATE MULLER, HENRY ROUSSELL, SPINNELLY et GEORGES RIGAUD interprètent avec énormément de gaieté et d'entrain ce film vif et plaisant, mis en scène avec beaucoup d'humour par Reinhold Schunzel. (Production U. F. A. Édition A. C. E.)



MON CHAPEAU



Après une brillante exclusivité au Paramount, ce nouveau film, réalisé par Jaquelux, où NOËL-NOËL se taille un vif succès personnel aux côtés de JACKIE MONNIER et JEAN GOBET, s'apprête à effectuer son tour de France. (Production Paramount.)



(Studio Piaz.)
Jaquelux, le réalisateur de MON CHAPEAU, film qui vient d'obtenir pendant deux semaines un grand succès au Paramount. Cet excellent metteur en scène prépare actuellement FEU ROUGE.



ARMAND BERNARD, qui vient de remporter un des plus brillants succès de sa carrière dans LA MARGOTON DU BATAILLON, l'amusant vaudeville qui vient de faire l'objet de deux exclusivités successives à l'Olympia et au Gaumont-Palace. (Production Luna-Film.)

A propos d'un nouveau film de Maë West

“La Nuit suivante”

ET revoici Maë West, la révélation de l'année avec Irène Dunn. Maë West, dont le nom siffle et claque sec comme un coup de fouet ; Maë West toujours orgueilleuse de ses formes opulentes, de ses chairs rebondies, gouailleuse et cynique, ne mâchant pas ses mots, rayonnante de vitalité et d'entrain, communiquant miraculeusement autour d'elle cette joie de vivre qui l'anime tout entière...

A vrai dire *Night after Night* (c'est le titre original de *La Nuit suivante*) est antérieur à *Lady Lou*. L'étonnante animatrice de ce dernier film y trouve moins l'occasion de faire valoir ses dons curieux, d'exercer sa fascinante personnalité sur l'ouvrage tout entier. Néanmoins *La Nuit suivante* doit être vue, quand ce ne serait que parce qu'elle nous permet de nous rendre merveilleusement compte des immenses possibilités qui étaient en Maë West et que *Lady Lou* révéla si magnifiquement. Il faut, en effet, que son talent ait été fort original, ses dons peu communs, pour que, malgré les scandales qui s'attachaient à son nom à New-York, un réalisateur ait osé, sur le vu de *La Nuit suivante*, confier à Maë West le rôle principal — et quel rôle ! — d'un film qu'elle devait transfigurer et irradier de son attractive personnalité.

Dans quelques années d'ici, alors que les films actuels se seront dissous jusque dans la mémoire des hommes, Maë West demeurera comme le type même de la femme phénomène, celle qui, à l'époque des femmes plates, étalait ostensiblement sa poitrine généreuse et dont les dessous copieux et mousseux rendaient étrangement ternes et sans mystère les « combinaisons » des élégantes de 1933.

Comble de l'originalité et de l'audace, Maë West ne dissimule pas son âge. Elle n'a pas honte d'avouer ses débuts difficiles et obscurs, et, si quelqu'un auprès d'elle murmure assez haut toutefois pour qu'elle l'entende : « Elle doit avoir dans les quarante ans », elle précise : quarante-deux.

Depuis l'âge de douze ans, où elle débuta sur des scènes populaires, un nombre infini de scandales sont venus pimenter une vie qu'elle a voulue ainsi. Non contente de jouer des « burlesques » puis des comédies musicales, elle publie un jour un roman : *Constant Sinner*. Des pièces suivent où le puritanisme anglo-saxon est plutôt mis à mal. La police intervient, interdit *Sex* et inflige dix jours de prison à son auteur.

Cette mésaventure se répète, mais avec infiniment plus d'ampleur avec *Drag*, qui met en scène un joli monde d'invertis. Sans se décourager, Maë West reprend le même sujet avec *Pleasure man*. Cette fois, descente de police au théâtre. On coffre tout le monde y compris Maë West... sous l'œil ravi des cameramen d'actualités !

Enfin, en 1926, c'est *Lil Diamond* qui devait devenir au cinéma cette *Lady Lou* qui, depuis huit semaines, fait courir tout Paris au *Raspail-216*... Hollywood... La gloire...

Comme nous l'avons dit plus haut, c'est de *Night after Night* que datent les débuts de Maë West à l'écran. Débuts prometteurs s'il en fut, dans un rôle qui paraît trop court, tant sa créatrice a su l'accuser dans un relief saisissant.

L'action tout entière évolue dans un « speakeasy », autrement dit un cabaret de nuit où l'on fait ample



Wynne Gibson, George Raft et Constance Cummings, les trois parfaits interprètes de « La Nuit suivante », qui marque les débuts à l'écran de l'éblouissante Maë West.

consommation d'alcools frelatés auxquels la prohibition confère un « bouquet » particulier. Le propriétaire de cet Eden new-yorkais, — c'est l'élégant et racé George Raft de *Scarface*, — y promène sa distinction recherchée, sa prédilection pour les sentiments élevés, tels qu'un pur amour et sa connaissance superficielle, qu'il cherche à approfondir, des sciences politiques. Le tout joint à un sens inné des affaires de prohibition que la police américaine tolère et que la morale puritaine yankee réprouve.

Qu'il soit las d'une maîtresse bien décidée à le reconquérir, qu'il s'éprenne d'une jeune femme distinguée, habituée de son établissement où, seule, elle reste là des heures entières, pensive, immobile, songeant mélancoliquement que ces lieux la virent naître à l'époque où cette même maison abritait des familles d'aspect respectable, ne nous apporte rien de nouveau. C'est que l'intérêt du film est ailleurs : dans ces mille détails si judicieusement groupés et choisis, si parfaitement observés qu'on les croirait vécus. Et aussi dans la façon remarquable avec laquelle un réalisateur jusqu'ici inconnu, Archie Mayo, a su « typer » ses personnages tout en évitant soigneusement de choir dans la pure convention.

Encore que nous ayons vu à l'écran, à ne plus pouvoir les compter, des propriétaires de boîtes de nuit, ce Joé Anton de *La Nuit suivante*, — que campe avec tant d'aisance, de chic et de désinvolture, George Raft, — captive par l'imprévu de son caractère et ses mœurs et coutumes si étranges pour nos mentalités d'Européens sédentaires.

Il en est de même de tous les autres personnages du film, pour lesquels on a réuni quelque cinq vedettes des grands succès de ces derniers mois. En plus de George Raft, n'y rencontre-t-on pas en effet Constance Cummings, la partenaire délicate d'Harold Lloyd dans *Silence... on tourne* ; Wynne Gibson, la prostituée de *Si j'avais un million* ; Alisson Skipworth, véritable révélation du même film, tant elle excelle, comme Marie Dressler, à camper des personnages de femmes vieillissantes, et enfin... Maë West.

Maë West qui, d'un rôle de rien du tout, — celui d'une ancienne maîtresse de Joé, que la vie a comblée, — trouve prétexte à une création extrêmement savoureuse et personnelle, pour tout dire fascinante, qui contient en puissance tout ce qu'elle devait nous donner par la suite avec *Lady Lou*.

Rien que pour une telle interprète, *La Nuit suivante* mériterait d'être vu.

JEAN VALDOIS.

Le Cinéma d'Amateurs

Le cinéma d'amateurs a connu, durant ces deux dernières années, un développement extraordinaire. Des clubs se sont formés, conjuguant les moyens assez réduits de leurs membres, leurs efforts aussi. Parallèlement à l'accueil de plus en plus large que faisait le public au film d'amateurs, les maisons ont sans cesse perfectionné leurs appareils, créant chaque mois de nouveaux modèles, imaginant tels perfectionnements techniques rendant cette distraction de plus en plus accessible à tous.

C'est pourquoi il nous a semblé intéressant d'ouvrir, dans cette revue consacrée au cinéma professionnel, une rubrique où, chaque fois que l'occasion nous en sera fournie, nous ne manquerons pas de rendre compte des films d'amateurs qui nous auront été soumis.

Faut-il le dire : nous nous permettons de juger ces diverses petites bandes propres à nous révéler des talents nouveaux, sinon avec sévérité, du moins sans une indulgence qui toucherait à la partialité.

Nous croyons, en agissant ainsi, travailler dans l'intérêt même de l'amateur, qui, souvent grisé par les chaleureux éloges d'amis ou de parents, ne se rend pas toujours parfaitement compte des erreurs techniques de mise en scène, d'interprétation ou de prise de vues que renferme son film, parfois conçu avec tant d'amour et de foi.

Qu'il ne se formalise donc pas de nos critiques. S'il veut bien leur accorder un certain poids, que ce soit uniquement pour se perfectionner sans cesse, épurer son style et parvenir ainsi — qui sait — à des sommets qu'il n'entrevoit peut-être pas clairement.

La besogne, ce mois-ci, nous sera grandement facilitée par la projection publique de deux films d'amateurs, qui ne comptent, certes pas, parmi les meilleurs que nous connaissions, mais qui, réunis, donnent un aperçu assez exact de ce qu'est présentement le cinéma d'amateurs. Ce sont, dans l'ordre, *Les Foules de Lourdes*, *A vingt ans*.

Enfin, c'est grâce à divers clubs de cinéma que nous avons pu connaître les autres : *Sous les Ponts de Paris*, *L'Actualité en 1942*, *Week-end*, etc.

LES FOULES DE LOURDES

Réalisation de M. JACQUES LEMARE.

Les foules de Lourdes démontre amplement qu'un film sur ce lieu de pèlerinage mondial reste à faire. L'auteur de ce petit film a fait preuve de dons d'observation remarquables durant toute la première partie, où, avec concision (une qualité rare chez un amateur !) il nous montre le commerce, assez grotesque, qui vit de la religion. Certaines pancartes ne manquent vraiment pas d'humour.

Cela, tous les professionnels ne purent ou ne voulurent pas le voir. M. Jacques Lemare doit donc être remercié de cette audace.

Malheureusement, ce qui suit ne dépasse pas sensiblement ce que les actualités Fox, par exemple, nous montrent à l'occasion de chaque pèlerinage. A remarquer également l'absence complète de premiers plans, due probablement au manque d'objectif à longs foyers, indispensables en pareils cas.

Bonne photographie de reportage.

A VINGT ANS

Réalisation de M. GEORGES BOYER.

La réalisation du film, où l'on trouve un sens certain du cinéma, vaut mieux que le scénario mélodramatique et — M. Georges Boyer nous excusera — entaché de la plus mauvaise littérature.

Un jeune homme séduit, — avec facilité, — une femme rencontrée à la terrasse d'un café. Le lendemain, elle le quitte et, quelques jours plus tard, le rencontrant à nouveau, elle le soufflette de l'épithète de « gamin ». Mortifié sans doute, il se tue.

Un professionnel, même avec les moyens dont il dispose, n'eût pas sauvé un tel scénario, à plus forte raison un amateur ne pouvant faire appel à des artistes de talent et ne pouvant jouer de la lumière comme il le désirerait.

De plus, il apparaît nettement que l'auteur s'est trouvé gêné par la privation de la parole. Les personnages communiquent par l'entremise de phrases écrites sur un journal, par exemple. A tous les points de vue, un sous-titre vaut mieux.

C'est dommage, car M. Georges Boyer, répétons-le, a un sens du rythme qui n'est pas niable. Sa compréhension du montage, avec des retours en arrière, est même fort adroite.

Il doit bien faire par la suite, pour peu qu'il ait un bon scénario à sa disposition.

ACTUALITÉS 1932

Réalisation de M. PIERRE BONVOISIN.

L'une surtout est remarquable : l'enterrement du président Doumer.

La multiplicité des prises de vues, lorsqu'on connaît les difficultés de la tâche, constitue déjà un petit tour de force. De la part d'un amateur, cela tient du prodige. Si l'on en croit ce premier film, M. Pierre Bonvoisin est un « débrouillard » qui pourrait rendre de réels services dans une firme d'actualités.

En plus de leur diversité, ses images sont habilement prises, en ce sens que le principal toujours y est. Photographie suffisante.

WEEK-END

Réalisation de M. J. VALDÈS et J. LEMARE.

Week-end, au concours international de scénario pour film de 16 millimètres, obtint le premier prix. Voici en quoi il consiste. Plusieurs jeunes gens vont passer un dimanche à la campagne. Pour faire une farce à l'un d'eux, ils l'obligent à demeurer la nuit dans un vieux château en ruines. Au comble de l'épouvante, l'ami tuera les deux camarades, qui reviendront le chercher au matin.

C'était neuf, un peu puéril peut-être à la réflexion, mais pouvant donner matière à un film fort bien venu.

Malheureusement *Week-end* est long, beaucoup trop long. De plus, il manque très nettement d'équilibre. L'auteur — les auteurs — ont beaucoup trop insisté sur la vie des divers héros du film, alors que le véritable sujet était ailleurs. Il s'ensuit que la partie « week-end » proprement dite manque de développements, qu'elle est obscure et que, finalement, l'effet d'épouvante escompté ne se produit que faiblement.

Autre grief : il y a trop de personnages (dix ou douze) ; ils se ressemblent : on les confond. Ce qui ne contribue pas à la clarté de la fin.

Il ne faut pourtant pas se dissimuler que ce film est le plus gros effort du cinéma d'amateurs tenté jusqu'à ce jour. Sa projection dure quarante minutes ou presque ; il y a des recherches amusantes dans les décors et dans les éclairages. Si la photo aurait gagné à être plus ensoleillée, elle est cependant supportable et, de plus, le jeu des interprètes est aisé. L'un d'eux même, celui qui joue un rôle de peintre, est remarquable de naturel.

Des longueurs, des obscurités, de la pauvreté dans le détail, seules, empêchent *Week-end* d'être la réussite qu'on était en droit d'attendre.

SOUS LES PONTS DE PARIS

Réalisation de M. GRONOTAYSKI.

Nous avons ne pas bien comprendre les mobiles de l'auteur de *Sous les Ponts de Paris*, qui, ayant prétendu s'être inspiré de la célèbre complainte, a composé un film d'un caractère tout différent. En effet, celui-ci est surtout un recueil de belles images, harmonieusement mises en pages avec, par-ci, par-là, un angle original et captivant. Quelques juxtapositions d'images, encore qu'elles se prolongent trop et fatiguent l'attention, dénotent même une idée. Mais de la complainte, nulle trace. Tous ceux qui ont vu *La Petite Lilié*, de Cavalcanti, cet étonnant comprimé d'humour, en sentiront la différence.

La photographie manque d'exposition en général, à moins que la copie que nous avons vue ait été tirée trop noire, ce qui est possible. Enfin il n'est pas jusqu'au montage qui ne soit un peu incohérent. On aimerait davantage un sens de la mesure ainsi qu'un souci marqué de la transition.

CINQ BOLS

Réalisation de M. ROBERT KAFFEL.

De tous les films d'amateurs qu'il nous ait été donné de voir jusqu'ici, c'est à coup sûr le plus original et le plus drôle.

Satire du film d'avant-garde, ainsi s'intitule *Cinq Bols* : L'auteur nous présente tout d'abord quelques images dénuées, apparemment, de toute espèce de lien ; lorsqu'il les représente une seconde fois munies de sous-titres, chacun comprend. Il use ainsi de métaphores sur le plan réaliste avec infiniment d'esprit. Voit-on un homme

s'emparer d'une faux et promener celle-ci sur un mur, cela veut dire « qu'il partit en rasant les murs », et ainsi de suite. Quoique toute littérature ne soit pas exclue d'un tel divertissement, cette sorte de rébus cinématographique n'est pas dénuée d'humour.

Le seul reproche qu'on en puisse faire est que le comique en est quelque peu automatique. Il n'y a pas de raison que ça finisse. « Si ce petit jeu vous amuse... ». Cela se sent d'ailleurs, l'auteur a visiblement été embarrassé pour conclure.

La prise de vues, « à la manière de... », elle aussi, ne manque pas d'esprit. Hormis quelques *flasches*, rapides et inutiles, le montage s'avère sans longueurs ou insistance ; enfin la photographie est convenable.

En résumé, un divertissement extrêmement réussi. Son auteur, sans nul doute, n'en restera pas là.

ROUGE DE TERRIEN

Réalisation de M. JACQUES LEMARE.

Divers accidents se sont produits, paraît-il, au cours de la réalisation de cette bande inégale qui, pour cette raison, est de très court métrage.

L'auteur a voulu filmer les vendanges dans un pays qui probablement est le sien. L'ensemble est un peu gris et plat. Quelques clichés fort contrastés « à la russe » en relèvent le niveau et dénotent du caractère.

SPORTS D'HIVER

Réalisation de M. MICHEL DONY.

Patinage répondait mieux au contenu d'un tel film, à vrai dire un peu monotone, puisqu'il ne se compose que de figures de patinage, enregistrées, il

est vrai, avec beaucoup d'habileté.

Il convient de remarquer particulièrement l'adresse de l'opérateur, dont la caméra suit scrupuleusement chaque patineur. Mais n'aurait-on pu imaginer une intrigue, même assez mince, afin qu'un tel documentaire nous fit voir autre chose que ce que nous montrent périodiquement les actualités ?

QUINZE ANS APRÈS

Réalisation de M. DANIEL BUISSET.

Enfin un amateur qui voit haut et grand.

Lisez *Quinze ans après la guerre*. L'auteur n'a pas craint de se livrer à une critique acerbe de notre époque. Une visite qu'il rendit sur ce qui fut les champs de bataille et dont il rapporta des vues de toute beauté lui servit de prétexte à analyser douloureusement le chaos actuel. Malgré les faibles moyens dont il disposait, il n'hésite pas à passer en revue les faits actuels pour s'en indigner.

Quinze ans après la dernière guerre, comment peut-on parler de la prochaine, s'écrie-t-il dans une révolte de tout son être.

Certes, son film est incomplet. Néanmoins, l'idée honore celui qui la conçut. Pour notre part, nous ne reprocherons qu'une chose : la satire assez banale et vulgaire, sans véritable esprit, des diverses conférences qui se sont succédé depuis le traité de Versailles.

Maintenant, quel professionnel, reprenant l'idée de M. Buisset, osera concevoir le vrai film de l'après-guerre que nous attendons depuis si longtemps ?

M. C.



Une scène spirituellement imagée de « Cinq bols », dont la signification est la suivante : « Son père lui coupa les vivres ».



Alexandre Korda réalise actuellement dans les studios londoniens « La Vie privée d'Henri VIII ». C'est le grand artiste Charles Laughton, déjà applaudi en France dans « Le Signe de la Croix » (Néron), « L'Île du Docteur-Moreau » et « Le Démon du Sous-Marin », qui interprète le rôle d'Henri VIII. Le voici représenté avec Elsa Lanchester, interprète du rôle d'Anne de Clèves.



La regrettable Marcelle Romée (à droite) dans une scène capitale de « La Nuit à l'Hôtel » avec Betty Stockfeld.

Le cinéma, qui permet tous les miracles, nous offre actuellement le spectacle — combien émouvant! — de faire revivre en des instants poignants un beau visage de femme trop tôt disparu : celui de Marcelle Romée, qui, certain soir de pluie, trompant la vigilance de ses gardiens, chercha et parvint à en finir avec la vie...

J'ai voulu revoir une dernière fois celle qui fut la si belle et frémissante tragédienne de *Cœur de lilas* et du *Cap perdu*. Quel émoi peut s'emparer de vous à voir vivre dans l'ombre, aimer et souffrir ce grave et pensif visage aujourd'hui inerte, ces yeux étonnamment profonds et lourds qui se sont fermés à tout jamais!

Les tristes pensées qui m'assaillaient, je suis sûr que mes voisins les ont ressenties également dans ce petit cinéma de Ménilmontant où un silence quasi religieux s'était emparé d'un des publics les plus sensibles et les plus compréhensifs que je connaisse. Chaque spectateur, s'il ne réalisait pas parfaitement les causes de l'émotion inconnue qui l'étreignait, sentait obscurément qu'un autre drame, tout aussi poignant, se superposait à celui qui se déroulait sur l'écran...

Il est juste d'avouer que *La Nuit à l'Hôtel* était bien fait pour porter notre émotion à son comble. Si jamais film mérita de ressusciter dans les esprits la silhouette d'une vedette trop tôt disparue, c'est bien celui-là!

Comme *Grand Hôtel*, le film évoque quelques heures de la vie d'un grand palace où se coudoient, vivent et parfois meurent côte à côte ens'ignorant les personnages les plus divers, les échantillons les plus hétéroclites d'une classe privilégiée.

Dans ce select établissement de la Côte d'Azur sont descendus la petite famille d'un colonel, un vieux dur-à-

Le dernier film de Marcelle Romée

“ La Nuit à l'Hôtel ”

cuir, à la veille de prendre sa retraite, sa femme et leur fille Colette, une adorable jeune fille. Il y a encore Fred, un petit bellâtre, fat et maladroit; Sarah, une jeune femme russe, malade, presque mourante, aussi atteinte moralement que physiquement. Enfin les deux héros du drame: Marion Bernes, jolie veuve, séduisante et riche: la coqueluche de l'hôtel, et un gentil garçon fort sympathique: Emmanuel, le camarade de Fred.

Le colonel est « coureur ». Chaque fois sa femme pardonne afin de sauvegarder la paix de son foyer; mais elle ne tarde pas à s'apercevoir que sa fille, de son côté, flirte avec Fred, et c'est un nouveau sujet de chagrin.

Pendant la nuit, le hasard met en présence le colonel et Sarah. Celle-ci reconnaît en lui un homme qu'elle a aimé jadis et qui l'a délaissée. Et cette fois encore il la repousse sans pitié pour sa détresse. Emmanuel, lui, est follement amoureux de Marion et songe à l'épouser; mais Fred, à qui il ne peut se retenir de parler de la jolie veuve, lui confie qu'elle lui a cédé après deux jours de coquetteries...

Désespéré, Emmanuel revoit Marion et la traite sans égards. Elle, qui aime le jeune homme d'un véritable amour, n'a pas le courage de lui expliquer que, seuls, le désœuvrement, la solitude, l'ennui l'ont jetée dans les bras de Fred...

Resté seul, Emmanuel a noyé son chagrin dans du whisky. Pendant ce temps, Jérôme, le garçon d'étages, a trouvé Louise, la nurse, flirtant avec Fred, décidément un séducteur infatigable... Rentrée dans son appartement, Marion décide de faire une dernière tentative pour reconquérir Emmanuel. Elle lui écrit une lettre toute vibrante d'amour. Hélas! par suite d'un de ces incidents mesquins qui déchaînent les pires catastrophes, la lettre ne parvient pas à son destinataire.

Ayant attendu vainement une réponse, la pauvre Marion se tue, comme le jour va poindre... Affolement de la direction de l'hôtel qui demande un rigoureux silence sur l'affaire...

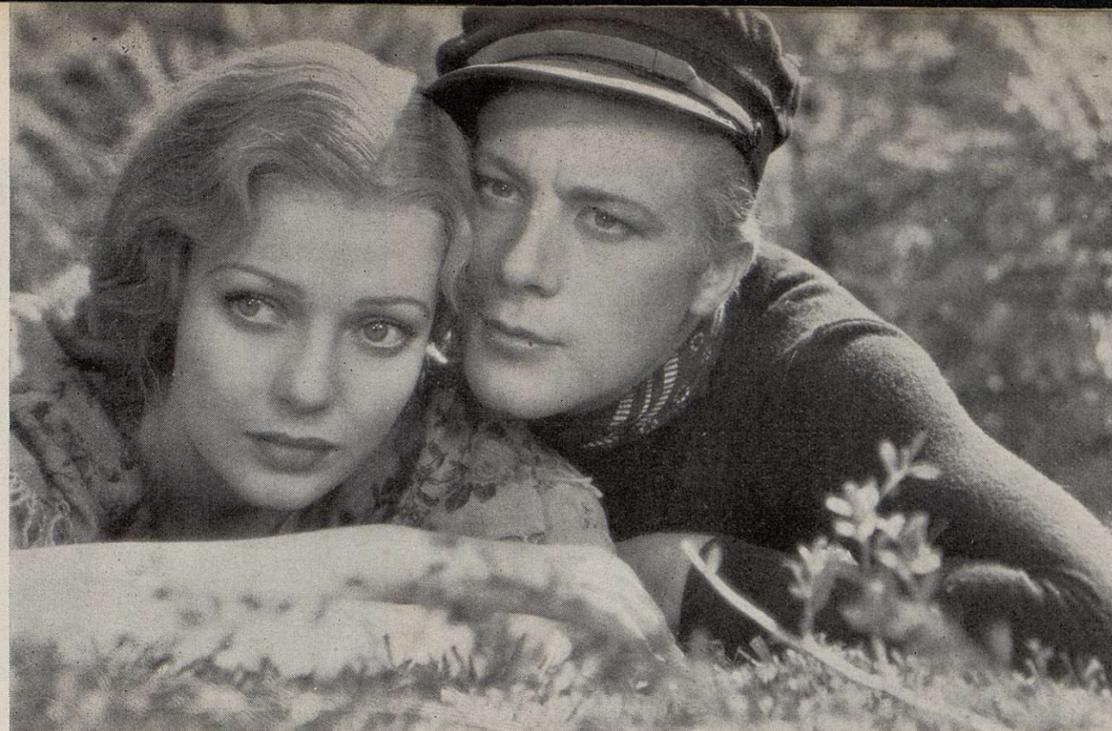
Et, le lendemain, rien n'est changé dans l'immense caravansérail. Seule, la table qu'occupait Marion dans la salle à manger reste vide. La vie a repris son cours. Tous semblent ignorer les drames de la nuit et les angoisses vécues...

Dans un coin du hall s'amassent les bagages de la famille Cartier, qui a terminé son séjour et change de résidence.

Aux côtés de Marcelle Romée, Jean Périer en colonel, Madeleine Berubet: sa femme, et Maurice Lagrenée: Fred, se font remarquer par la façon habile dont ils ont su s'identifier avec les personnages saisis sur le vif qu'ils incarnent. Olga Baranowskaïa, qui fut l'inoubliable mère dans le film de Poudovkine, silhouette la débile Sarah avec une véritable puissance; tandis que les autres rôles sont tenus avec une ardente conviction par Dalio, Lise Jaux, Hubert Daix, Harment, Ludmila Kacocleff et Betty Stockfeld.

Mais, répétons-le, c'est encore Marcelle Romée qui rehausse ce drame prenant et fort jusqu'à la tragédie. Marcelle Romée dont nous n'oublierons pas l'expression désespérée du visage lorsque l'homme qu'elle aime ne répond pas au téléphone, Marcelle Romée dont nous n'oublierons pas également la marche à la mort presque surnaturelle, dont l'émotion est quintuplée, hélas! par le souvenir d'une scène identique qui se déroula quelques mois plus tard...

PIERRE HERSÉNT.



« Révolte au Zoo » où le décor se montre dans une coquetterie extraordinaire.

Suite d'exemples

par Lucien WAHL

Pas assez bête.

Ce que des gens appellent un temps idéal nous enveloppe et nous pénètre, et ce n'est que Paris. Le cinéma, il y a quelque temps, au lendemain de la mort d'Anna de Noailles, montrait la poétesse disant: « Ce que j'aime, ce sont les marronniers de l'avenue Henri-Martin et, après une absence, je les retrouve avec joie. »

Ce matin-là, je me trouvais, proche cette voie, au Ranelagh, sur un banc, de très bonne heure, à côté d'un auteur dramatique dont les succès ne se comptent pas, qui fit du théâtre libre avant le Théâtre Libre, écrivit beaucoup de vaudevilles et s'occupa du spiritisme, — de celui qui n'est pas de la fumisterie: « Savez-vous, monsieur Albin Valabrègue, lui dis-je, qu'on va mettre très prochainement en cinéma *Coralie et C¹⁰?* » Il me répondit: « Il y a bien longtemps qu'il en fut question, mais j'ignorais sa prochaine adaptation à l'écran. » Et, bien entendu, nous avons parlé du cinéma, et il me dit: « D'autres de mes pièces seraient très propres à être transformées en films. » Et il me cita *La Veuve Chapuzeau*, qui fut créée en 1879.

Mais il est vrai que ce sont les succès de théâtre que l'on veut à toute force faire succès de cinéma, et souvent sans les rendre serviteurs de l'image au lieu de les soumettre au dialogue perpétuel.

M. Albin Valabrègue me dit aussi qu'il présenta autrefois au Châtelet le manuscrit d'une féerie, — qui ferait bien, aujourd'hui, du cinéma. Le directeur, Richard, refusa la pièce en écrivant à l'auteur: « Elle n'est pas assez bête. »

Et je pense que des producteurs tiennent peut-être le même propos en lisant un scénario de film (ou presque le même), car, au lieu de « elle », il disent « il ». C'est toute la différence. Pauvre public! on ne te flatte pas toujours.

L'évocation.

L'évocation, au cinéma, peut jouer de beaux rôles.

Souvent elle est mal venue. Il faut savoir quand et pourquoi évoquer. Précisément, voici un cas fréquent. On porte une pièce à l'écran. Dans l'original, un personnage déclare: « Ah! autrefois, j'étais riche et aimé. » Que fait le constructeur du film? Il montre l'image du bonhomme en voiture élégante, vêtu à la dernière mode (de ce temps-là) et entouré de jolies femmes qui lui sourient avec admiration. S'il s'agit d'un vaudeville, ce peut être fort amusant. Dans une comédie un peu sincère, c'est ridicule. La surimpression, qui devint odieuse par l'abus, doit être à nouveau utilisée, — mais avec intelligence, bien entendu, — dans le parlant. Encore, s'il y a évocation, on ne peut surimprimer sans étude du sujet et de tout ce qui en résulte.

Rien n'est plus dangereux que d'interrompre le cours d'une histoire par l'illustration d'un fait rappelé par un personnage. Voyez dans *Je vous aimerai toujours*. La jeune héroïne déclare: « J'ai toujours été seule... » Aussitôt on nous la montre enfant, jouant dans la rue, puis auprès d'une mère qui la rabroue et qui reçoit un galant monsieur mûr. C'est court, et c'est encore trop long, placé à cet endroit. Le film aurait certainement gagné à commencer par là au lieu de nous faire assister à la longue scène de Maternité où les infirmières prennent soin de nombreux enfants. La simplicité des *Hommes, quels mustes!*... dumême auteur, M. Camerini, seretrouve un peu, et fort heureusement, dans *Je vous aimerai toujours*, mais gâtée par des prolongements et, entre autres, une évocation qui coupe l'aventure.

On nous dit, d'autre part: « Le cinéma doit suggérer ». La vérité est que tout art doit suggérer. Or, en évoquant, on complète. Mais on peut évoquer en suggérant d'abord; on peut ne pas tout expliquer, tout souligner. Et des auteurs le comprennent. Il est vrai qu'ils sont ceux que l'on combat le plus. Beaucoup de spectateurs blâment, dans une comédie, le raccourci qu'ils admirent, par exemple, dans le dessin animé.

Leçons du dessin animé.

Le dessin animé, c'est du cinéma. Combien d'auteurs de films vont l'examiner, l'étudier, combien y réfléchissent ? Très peu. Puisqu'on vante si souvent l'étranger, pourquoi ne pas constater qu'il ne s'inspire pas plus du dessin animé, dans les comédies, que nos compatriotes. Et voilà, pour les Français, une occasion — de plus — de prouver de l'originalité, du style, en tâchant de comprendre toutes les leçons que comporte le dessin animé.

Est-ce que le cinéma, par exemple, ne va pas essayer de ne plus copier les bruits de la nature ? On dira : « C'est revenir aux orchestres qui stylisaient. » Il n'importe. Aujourd'hui, seul, le dessin animé « sait » la musique pour cinéma. Il est le grand maître, fort probablement.

L'image qui émeut.

Un Auvergnat voit un pays dans un film. Il est ému, si les images méritent de lui rappeler l'esprit même d'une région où il aime se retremper ou dont l'évocation le touche. Est-ce la preuve que ces paysages du film présentent une valeur réelle ? Non, il faut que le spectateur qui n'a jamais vu l'Auvergne soit lui-même frappé par la sincérité d'un ensemble et de ses particularités. La radio, — qui est le contraire du cinéma, — puisque les images en sont absentes et que, théoriquement, la parole n'est qu'un élément desecours à l'écran, doit tendre à un but identique. Or, elle reproduit précisément, par le bruit, la musique, le dialogue, une noce auvergnate et l'auditeur le plus ignorant du Cantal où était censée se dérouler cette réjouissance se sentait un peu ému.

La petite comédie.

On pense à ce que pourraient donner de petites comédies, en France, même avec des paroles — puisque, jusqu'à nouvel ordre, le mot semble exigé, sinon par les foules, du moins par un certain nombre d'éditeurs qui le croient nécessaire et aussi par une partie des publics et quelques critiques issus du théâtre qui n'admettent pas qu'un acteur ne sache pas « jouer ».

(Entre parenthèses, on m'affirme que M. Pierre Wolff attribue à Miriam Hopkins l'interprétation, dans *Trouble in Paradise*, du rôle joué par Kay Francis. Détail certes, mais c'est à peu près comme si un critique dramatique confondait M. Charles Boyer avec M. Jacques Baumer. D'autre part, M. Alfred Savoir a écrit, la même semaine, que *Le Harpon rouge* a passé presque inaperçu. Oh ! oh !)

Revenons aux petites comédies gaies ou émues. Seulement il ne faut pas placer sur le même plan une farce qui a de l'entrain et de la légèreté spirituelle avec une série de blagues ornées d'un dialogue pesant et grossier et stupide. Et l'on doit, par conséquent, citer *La Poule*, qui, nerévélant absolument rien du point de vue cinéma, est assez convenablement traité pour garder une partie de l'excellence du roman (de M. Henri Duvernois), et où le metteur en scène, M. René Guissart, n'a rien inventé qui puisse rabaisser l'expression du talent considérable de M. Dranem.

Une comédie légère, *Mon Chapeau*, n'a pas été lancée. Il est sûr qu'elle ne dure guère plus d'une heure. Et, traitée par Charlie Chaplin, elle aurait sans doute passé pour un chef-d'œuvre, peut-être à juste titre. Mais, tel

qu'il est, *Mon Chapeau* mérite de bien vives félicitations, pour l'équilibre de son développement, son esprit « humain », la discrétion de sa force et de sa farce, autant que la netteté intelligente de son interprétation où brille avec un tact très touchant M. Noël - Noël. On ne se permet pas ici une critique de cette œuvre de M. Henri Falk, mise en scène avec goût et non, parfois, sans ingéniosité, par M. Jaquelux, mais on veut souligner l'importance de ce que l'on prend trop souvent pour de petites choses.

Or, s'il me fallait classer par ordre de valeur véritable les films présentés dans le cours de l'année, *Mon Chapeau* occuperait une plus belle place que beaucoup de grands trucs.

L'astiquage et le reluis.

Le cinéma n'a ni pour charge ni pour but de montrer des images bien balayées, bien astiquées, mais non plus sales et répugnantes. Faut-il alors se tenir, en composant un film, dans le juste ou l'injuste milieu ? Là encore, ne visons pas à l'absolu, mais, si nous examinons un instant ce sujet, c'est à propos de deux cas. D'abord, le film destiné à donner la haine de la guerre. Or, le cinéma, malgré tous ses efforts, n'a pas rendu tout le détestable et l'horreur de cette chose. Il faudrait, pour éviter la poésie de l'image, une telle abondance de barbaries qu'on n'ose et peut-être qu'on ne peut pas le faire. Donc, disons une fois de plus que le film qui montre des batailles est inapte à en traduire l'effroyable caractère dans son authenticité.

Mais voici le second cas. Nous le rencontrons dans *La Vie commence*. On pense bien qu'une salle occupée par des femmes qui vont avoir un enfant ou viennent d'accoucher n'a pas toute la beauté gracieuse, pure et absolue, telle qu'on la remarque dans ce film plein de force pathétique. Eh ! bien, on a eu raison de nous rendre jolis et d'une propreté méticuleuse ce décor et ses occupantes. Ce n'est pas une série de tableaux astiqués ou d'images du genre confiserie, mais la beauté de l'ensemble n'empêche nullement de nous faire saisir tout le réalisme des sentiments exprimés. Aussi doit-on applaudir à cette présentation, de même qu'à celle de *Révolte au Zoo*. Là encore, le décor se montre dans une coquetterie extraordinaire; les cages évoquent peut-être des salons et pas un morceau de papier n'y souille les allées, mais le réalisme se mêle là à la féerie et, dans un cadre de vérité rehaussée, s'expriment encore des sentiments vrais. Non, non, ce n'est pas le cas des films de guerre, où la vérité ne doit pas être enjolivée.

LUCIEN WAHL.



Un beau portrait de Miriam Hopkins, à laquelle M. Pierre Wolff attribue le rôle joué par Kay Francis dans « Trouble in Paradise. »



Aujourd'hui, seul le dessin animé « sait » la musique.

DANIEL MENDAILLE

Il est rude et pourtant passionné, plein d'amertume et d'enthousiasme en même temps.

Il doit avoir l'âme de son visage, qui est creusé, pétri, tout en lignes vigoureuses et marquées, avec la flamme intelligente et soutenue du regard sous les sourcils épais, avec le menton volontaire de l'homme d'action et le front haut de l'intellectuel.

Pour le public qui a conservé sa fidélité au cinéma depuis la fin de la guerre, il est l'interprète d'innombrables films muets, le héros par excellence de *L'Équipage*, tout récemment celui de *La Tragédie de la mine*, aujourd'hui celui de *La Voie sans disque*, bref l'un de ceux que l'on reconnaît le mieux, dans la rue, dans l'autobus, au café.

Mendaille est avant tout, par vocation, un artiste de théâtre. Tout jeune, pendant qu'il faisait ses études d'architecte, cette passion s'empara de lui et lui fit tout abandonner. Ses parents s'opposant à ses desseins, il quitta la maison paternelle et décida de voler de ses propres ailes. Pour lui comme pour tant d'autres qui veulent suivre une étoile, ce vol signifia d'abord des années de travail acharné, le Conservatoire pendant le jour, les petits rôles dans les petits théâtres le soir.

Mais Antoine veillait à cette époque sur nombre de destinées en boutons. Grâce à lui, Daniel Mendaille eut le pied à l'étrier. Puis vint la guerre.

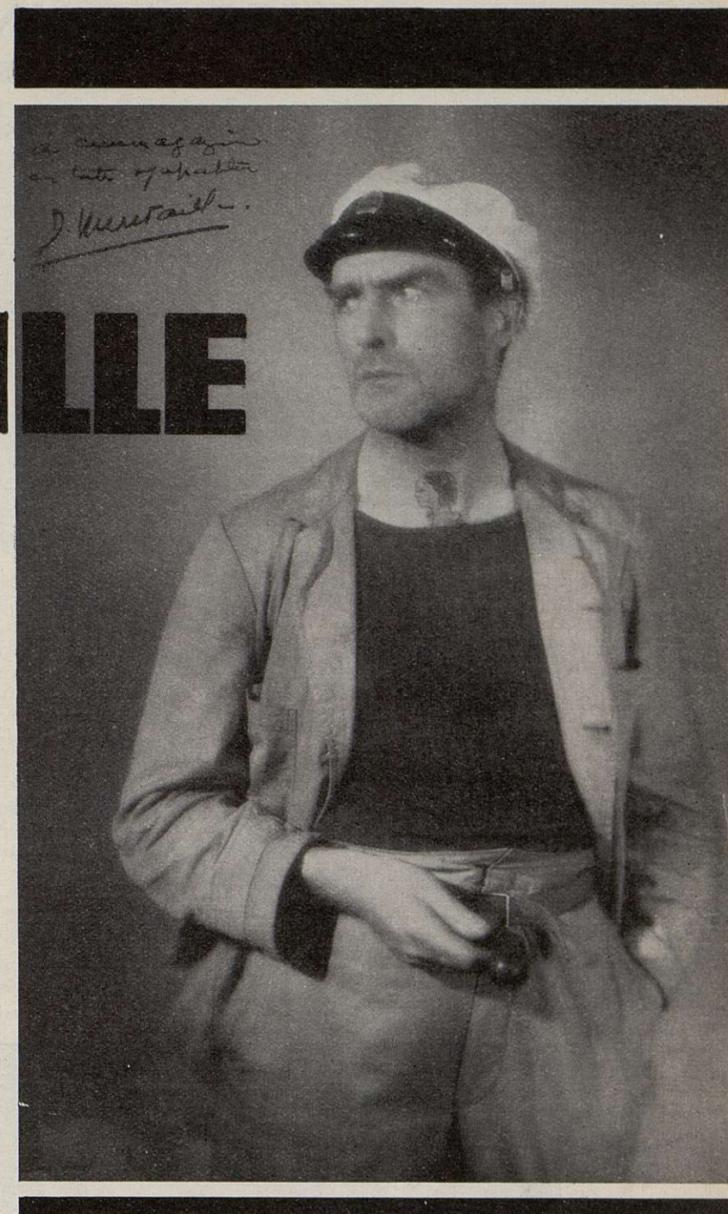
On sait, sans doute, sa belle activité à l'Œuvre après la guerre, aux côtés de Suzanne Desprès ; Ibsen, les classiques, l'avant-garde. Ses débuts à l'écran sous la direction de Léon Poirier. Ses efforts d'artiste sincère, ambitieux de servir. Ses déboires. Sa persévérance.

— J'ai eu dix fois le désir de tout lâcher, de changer de métier, dit-il. Et puis, non ! Faire du théâtre, jouer la comédie sur les boulevards dans l'état actuel des choses, je ne le veux pas. J'ai une trop haute idée de l'art scénique pour me rabaisser à toutes ces histoires à trois, à tous ces vaudevilles. Quel que soit son marasme présent, le cinéma offre tout de même plus de possibilités à l'acteur.

Je songe, en l'écoutant, à son personnage de Nicolaï dans *La Voie sans disque* et à certaines outrances de ton et de gestes qui m'ont gênée, venant de lui.

— Pourquoi, Mendaille ?
— Vous avez raison de m'en demander compte, à moi plutôt qu'au metteur en scène. J'ai voulu mon Nicolaï ainsi, parce que j'ai vécu aux colonies, connu beaucoup de colomaux et constaté chez eux cette tendance universelle à la mentalité du sous-off... N'oublions pas qu'il s'agit d'un agent subalterne, rustre, héroïque, sans doute, mais dépourvu d'éducation et de mesure. Nicolaï, c'est le sous-off dans le bled !

« Il ne faut pas, à mon avis, idéaliser les personnages qu'on a pour mission de camper à l'écran. Je me suis toujours trouvé fort bien d'une observation attentive de la vie



avant de dessiner tout caractère fictif. J'ai agi de la sorte pour mon Coupeau de *L'Assommoir*.

« Pendant plusieurs jours, je suis allé à la Porte-Brancion, vêtu comme un ouvrier. J'ai pris mes repas avec les couvreurs qui travaillent aux environs. J'ai étudié mes gailards sans éveiller leurs soupçons. Ensuite, j'ai passé plusieurs heures à Sainte-Anne, causé longuement avec les docteurs aliénistes, visité les salles avec eux. C'est effroyable. D'autant plus effroyable quand on réfléchit à la base de toutes ces déchéances... Qui sait, une erreur, une faiblesse, une femme... »

Coupeau, fils du géant : le beau rôle pour Mendaille, le beau rôle brutal, nuancé et douloureux, plein de sève et puis déchu.

Mendaille : le bel interprète pour Zola !

ODILE-D. CAMBIER.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

Sur de grands chevaux...

La première de *Cavalcade* avait réuni une assistance de choix.
Ici Annabella, Marie Dubas, Maurice Rostand...

Là, Anatole de Monzie le superbe. Ailleurs, MM. Oustric et Bénard, qui furent quelque chose dans la finance... Tous deux étaient pimpants, alertes, très en train...

En revanche, par un juste retour des choses, Kurt Weill qui est un grand musicien (ne lui doit-on pas la musique de *L'Opéra de quat'sous*?) exilé par les hitlériens, mais qui ignore notre langue, évita fort courtoisement d'entrer. Il arborait en effet un superbe pantalon de flanelle et des chaussures blanches qui pourtant se seraient fort bien accommodés avec les vastes clubs immaculés.

Plaie d'argent...

C'est une vedette française... ou presque, puisqu'elle est d'origine, mettons... romaine et qu'elle a épousé un auteur dramatique célèbre qui écrit petit nègre. Et très près de ses sous au demeurant. Suffisamment en tout cas pour devoir à un couturier une somme importante. Un encaisseur se dérangea.

Une fois, deux, huit, dix, onze... Lassée, elle céda et signa un chèque que, dans sa fureur, elle fit plus élevé qu'il ne l'aurait fallu en réalité! Elle s'en aperçut, l'homme disparu, et elle se précipita à l'appareil pour réclamer le surplus imprudemment versé.

On la remboursa rapidement, mais elle avait eu chaud!

Qui rien ne sait, de rien ne doute!

Nous ne jurions certes pas que l'histoire est vraie, mais elle mérite néanmoins d'être rapportée. Voici : quelqu'un parlait récemment avec Granowsky, et l'adaptateur des *Aventures du roi Pausole* de déclarer :

— J'espère beaucoup dans *L'Aventure du roi Pausole*.

— *Les Aventures...* rectifie son interlocuteur.

— Les?... Vous êtes sûr?

— Du moins est-ce ainsi qu'est rédigé le titre du roman.

Et cet étonnement superbe :
— Ah! Il existe donc un roman?

Concision...

Quelqu'un parlait du film projeté au titre significatif : *Je suis un Juif*.

Et un de nos amis d'assurer :
— Attention! Attention, je crains d'ores et déjà la censure...

— Rien ne laisse prévoir qu'elle aura à intervenir...

— Vous croyez, vous croyez... *Je suis un Juif*, je vous l'assure, sera un film... coupé!

Droits.

— Les droits de mon film, déclarait récemment un producteur, je les ai eus pour une paille, un souflet, un rien... 300.000 seulement!

On reste confondu... Et on apprend soudain que telle opérète a rapporté à son auteur un bon demi-million, qu'on en a demandé autant pour une nouvelle adaptation de *Madame Sans-Gêne*, et même un million net pour *La Fille de Madame Angot*.

Et un scénario « Louis Verneuil » atteint encore ses 100.000 francs!

Oh! Maud Coty, combien votre vocabulaire parfois peut être utile!

Deux mariages

Buster Crabbe, « l'homme-lion », s'est marié.

Kathleen Burke, « la femme-panthère », a fait de même.

Pas ensemble heureusement, car, assurait Maë West, « quelle vie de... chien aurait été la leur »!

On tourne :

— *Cette vieille Canaille*, avec Alice Field, Pierre Blanchar, Harry Baur. Réalisateur : Anatole Litvak.

— *Une fois dans la Vie* (Max de Vaucorbeil), avec Noël-Noël, Renée Saint-Cyr, Véra Flory, Mady Berry.



Gaston Dubosc et Simone Bourday dans deux prises de vues de « L'Ami Fritz ». Le photographe les a surpris ainsi dans une auberge alsacienne où ils avaient fui une averse inopinée...

— *L'Oiseau blanc* (Henry Decoin), avec Blanche Montel et Albert Préjean.
— *Champignol malgré lui* (Fred Ellis), avec Aimé Simon-Girard, Janine Guise, Dranem, etc.

— *Le Sexe faible* (Édouard Bourdet), avec Marguerite Moreno.

— *600.000 francs par mois* (Léo Joannon), avec Biscot.

— *Le Passage clandestin* (Henri Diamant-Berger).

— *L'Épervier*, de Francis de Croisset (Marcel L'Herbier), avec Charles Boyer.

— *Colomba* (Jacques Séverac), de Prosper Mérimée, avec Jean Angelo, Josette Day, Gaston Modot, Raymond Cordy, Genica Athanasion.

— *Casanova* (René Barberis), avec Ivan Mosjoukine.

— *L'illustre Mauvin*, de Jean Aicard (André Hugon), avec Aquistapace et Berval.

— *L'Agonie des Aigles* (Marcel Pagnol), avec Constant Rémy, Pierre Renoir, Gémier, Annie Ducaux.

— *L'Homme mystérieux* (Maurice Tourneur), avec Yonnel.

— *Le Scandale et Le Maître de Forges*, avec Gaby Morlay.

— *La Terre qui meurt*, de René Bazin. Réalisateur : Firmin Gémier.

— *Les Hommes nouveaux*, de Claude Farrère.

— *Deux mois de Vacances* (Berthomieu), avec André Lefaur et Jeanne Cheirel.

— *Cavalie et C¹⁰* (Cavalcanti) avec Françoise Rosay.

— *Printemps*, avec Anny Ondra.

— *La Voix sans visage*, avec Muratore.

— *Lac aux Dames*, de Vicky Baum (Marc Allegret), avec Simone Simon et Jean-Pierre Aumont.

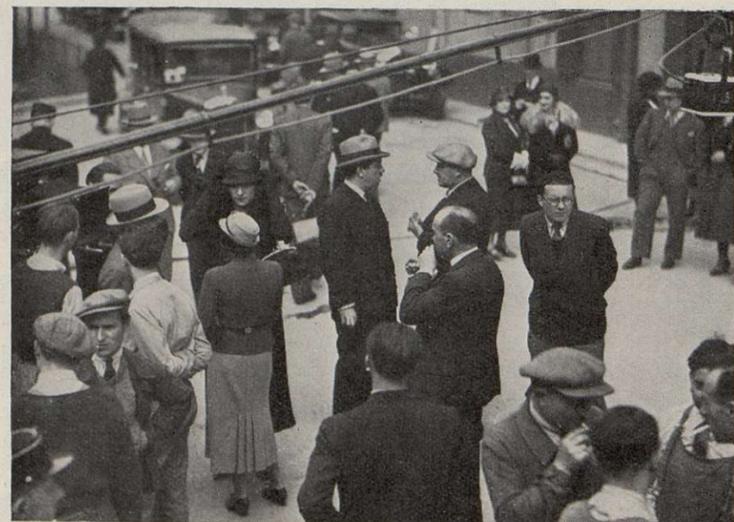
— *La Bataille* (Maurice Tourneur), avec Charles Boyer, Annabella, Betty Stockfeld.

— *Une femme au volant* (dialogue de Jacques Natanson), avec Henry Garat.

— *La Châtelaine du Liban*, de Pierre Benoit, avec Marie Bell (Jean Epstein).

— *La Robe rouge*, de Brieux (Jean de Marguenat).

LYNX



Dans les rues de Joinville, René Pujol tourne des scènes mouvementées de « Tout pour rien ». On peut reconnaître sur la photographie : Françoise Rosay, Jacqueline Francell (de dos au premier plan).

LE THÉÂTRE

La grande saison de Paris a ramené dans la capitale le lot accoutumé des artistes étrangers.

Les danseurs russes ne pouvaient manquer à l'appel du printemps. Depuis un quart de siècle, ils ont pris l'habitude de venir à cette époque, et les Parisiens celle de les voir. S'ils y avaient manqué, nous aurions eu l'impression que les temps étaient bouleversés.

Ils n'y ont pas manqué. Ils sont même arrivés de deux côtés à la fois, aux Champs-Élysées et au Châtelet. Leur troupe, scindée, a fourni deux compagnies : celle des *Ballets 1933* et celle des *Ballets russes de Monte-Carlo*, l'une animée par Balanchine, l'autre par Massine, celle-ci et celle-là éprises d'un idéal fort sympathique.

Les hôtes du théâtre des Champs-Élysées ont inscrit à leur répertoire, parmi beaucoup de spectacle aimables comme *Mozartiana*, comme *Songes*, où l'on entend une partition tout assagie de Darius Milhaud, une œuvre de Kurt Weill, le compositeur de *L'Opéra de quat'sous*, intitulée *Les sept Péchés capitaux*. « Sept, ils sont sept », comme on disait dans *Chout* ; l'héroïne du spectacle, elle, est deux, ou plutôt dédoublée. Elle apparaît sous l'aspect d'une chanteuse et sous celui d'une ballerine. Ce n'est pas « Jean qui pleure » et « Jean qui rit », mais Anna la raisonneuse et Anna l'impulsive. La chanteuse (Lotte Leja) recourt à un mode d'expression stylisée, lancinant, monotone, dans la ligne sans relief des plaintes populaires, chère à Mackie, de fameuse mémoire ; la danseuse (Tilly Losch) ne dédaigne pas les agréments d'un art plus charnu et moins pitoyable. Ses pas, sa complexion, égayent l'horizon quelque peu sombre et d'ailleurs fort curieux du tableau où le chœur des parents, installé sur scène, à deux pas de cette Anna bicéphale, par une fiction comparable à celles que facilitent à l'écran les superpositions d'images, se fait entendre par moments.

Au Châtelet, l'audace du chorégraphe s'allie à celle, maladroite ou non, du décorateur et ne s'inquiète point du style, peut-être médiocre, de la musique. La « symphonie » gesticulée des *Présages* se danse devant des toiles peinturlurées à la mode « futuriste », — ça ne nous rajeunit pas, — sur la musique mielleuse et bêtement sentimentale de Tchaikowsky, que la moindre mesure du *Beau Danube* renouvelé de Johann Strauss, ridiculise, en souriant.

La fureur antisémite manifestée par les nazis a fait surgir un tas de pièces relatives à la race élue. Citons : *Ezéchiel*, un acte de M. Albert Cohen, qui a eu le don d'émouvoir les spectateurs du Théâtre-Français jusqu'à les faire siffler.

Notez que, dans cet ouvrage assez fastidieux, il y a de quoi déplaire tour à tour aux partisans opposés. Mettons que les manifestants se seront divisés en deux camps, les uns conspuant les déclarations solennelles et insolentes du banquier riche, les autres attendant l'arrivée du pauvre colporteur pour s'émouvoir.

Maison d'Israël, représenté à la Renaissance, est plus mouvementé. Cette maison abrite toute une famille : l'aïeul, descendu tout droit du « Vieux Testament », le pontife de la tribu, son fils, le timide Véniamine, toute douceur et toute résignation, poli par le malheur comme les galets par le flot, marié à l'active Hanna, et ses deux petites filles, dont Milia la révoltée, sans comp-

ter un enfant et quelques amis, instituteurs, poètes, nihilistes : équipe classique. Ces malheureux sont menacés, le pogrom est imminent. Il passe sur la demeure comme un cyclone, il la bouleverse de fond en comble comme un phénomène sismique, et pourtant, malgré l'hécatombe, malgré la disparition de la plupart des personnages de tout à l'heure, le temps venu, le patriarche célèbre la Pâque et ne se laisse aller à maudire les goys, ces bourreaux, qu'après avoir remercié Adonaï de ses faveurs et de la prédilection dont jouit son peuple.

Si les auteurs, auxquels manquent trop évidemment le souffle et l'inspiration verbale qu'il faudrait pour traiter ce sujet grandiose, ont voulu démontrer que les juifs forment, envers et contre tout, une cellule inaltérable et inassimilable, ils ont réussi. Mais était-ce bien là leur but ?

La *Chauve-Souris*, de Balieff, est revenu à la Madeleine, au moment où l'on jouait sur la scène du Châtelet quelques bribes de celle de Strauss. Spectacle toujours nourri, divers et cocasse.

Parmi tant de parodies, de danses, de chansons et de pantomimes, à côté de la farce célèbre de Tchekov, intitulée *Chirurgie*, on a pris un vif plaisir à certaine variation sur le respect de la hiérarchie militaire mêlé à une aventure d'amour.

Les jeux de Mars et de Vénus, quand ils coïncident, fournissent toujours un bon sujet.

Rentrons chez nous.

L'Odéon, mis en veine par le succès d'antan de *La Tour de Nesles*, vient de remonter un vieux drame d'Alexandre Dumas et Maquet : *La Dame de Monsoreau*.

La pièce est inégale et souvent piétine. Elle se ressent de son origine livresque. Mais ses meilleures parties semblent excellentes à ceux que le souci de l'exactitude historique ne trouble pas à l'excès.

Elle abonde en coups de théâtre, comme la vie, et accumule tant et si bien les invraisemblances qu'elle finit pas atteindre à une sorte de naturel par l'absurde. D'où son charme très réel.

MAURICE BEX.



(Studio Lipnitzki.)

Une scène de « Scualo di Ballo », ballet de M. Étienne de Beaumont créé au Châtelet par les Ballets russes de Monte-Carlo.

ter un enfant et quelques amis, instituteurs, poètes, nihilistes : équipe classique. Ces malheureux sont menacés, le pogrom est imminent. Il passe sur la demeure comme un cyclone, il la bouleverse de fond en comble comme un phénomène sismique, et pourtant, malgré l'hécatombe, malgré la disparition de la plupart des personnages de tout à l'heure, le temps venu, le patriarche célèbre la Pâque et ne se laisse aller à maudire les goys, ces bourreaux, qu'après avoir remercié Adonaï de ses faveurs et de la prédilection dont jouit son peuple.

Si les auteurs, auxquels manquent trop évidemment le souffle et l'inspiration verbale qu'il faudrait pour traiter ce sujet grandiose, ont voulu démontrer que les juifs forment, envers et contre tout, une cellule inaltérable et inassimilable, ils ont réussi. Mais était-ce bien là leur but ?

La *Chauve-Souris*, de Balieff, est revenu à la Madeleine, au moment où l'on jouait sur la scène du Châtelet quelques bribes de celle de Strauss. Spectacle toujours nourri, divers et cocasse.

Parmi tant de parodies, de danses, de chansons et de pantomimes, à côté de la farce célèbre de Tchekov, intitulée *Chirurgie*, on a pris un vif plaisir à certaine variation sur le respect de la hiérarchie militaire mêlé à une aventure d'amour.

Les jeux de Mars et de Vénus, quand ils coïncident, fournissent toujours un bon sujet.

Rentrons chez nous.

L'Odéon, mis en veine par le succès d'antan de *La Tour de Nesles*, vient de remonter un vieux drame d'Alexandre Dumas et Maquet : *La Dame de Monsoreau*.

La pièce est inégale et souvent piétine. Elle se ressent de son origine livresque. Mais ses meilleures parties semblent excellentes à ceux que le souci de l'exactitude historique ne trouble pas à l'excès.

Elle abonde en coups de théâtre, comme la vie, et accumule tant et si bien les invraisemblances qu'elle finit pas atteindre à une sorte de naturel par l'absurde. D'où son charme très réel.

MAURICE BEX.

Rentrons chez nous.

L'Odéon, mis en veine par le succès d'antan de *La Tour de Nesles*, vient de remonter un vieux drame d'Alexandre Dumas et Maquet : *La Dame de Monsoreau*.

La pièce est inégale et souvent piétine. Elle se ressent de son origine livresque. Mais ses meilleures parties semblent excellentes à ceux que le souci de l'exactitude historique ne trouble pas à l'excès.

Elle abonde en coups de théâtre, comme la vie, et accumule tant et si bien les invraisemblances qu'elle finit pas atteindre à une sorte de naturel par l'absurde. D'où son charme très réel.

MAURICE BEX.

Quelques Films devant le public

« Fra Diavolo »

On m'avait dit qu'on riait beaucoup, et c'était suffisant pour que je me méfie, car je n'aime pas savoir que je vais rire. Cela m'empêche d'en avoir envie. Tandis que le rire inattendu, celui qui vous fouette comme un paquet d'écume dans un bain tranquille, voilà pour moi le vrai rire, le seul...

J'avais donc très peur de ne pas participer à la gaieté générale en assistant à ce *Fra Diavolo* qui fait courir



A droite, *Fra Diavolo* (Dennis King) et ses deux laquais (Laurel et Hardy).

tout Paris, et je pensais que le véritable comique ne devait pas se trouver là.

Or, il y était. *Fra Diavolo* est le film le plus drôle que l'on puisse voir et possède un mouvement extraordinaire. Nous regrettons que le dialogue ne soit pas français, à moins que le film ne tire au contraire une partie de son charme de ces intonations américaines qui sont bien peut-être ce qu'il y a de plus amusant dans cette adaptation d'un opéra-comique d'Auber, joué à Paris en 1830 et se passant en Italie.

Fra Diavolo a bien existé, et il y a des chances évidemment pour qu'il n'ait pas eu le type américain.

Peut-être ne se rappelle-t-on pas qui il était, au juste.

Brigand napolitain, il fut nommé... colonel par le cardinal Ruffo, qui dirigeait l'insurrection des Calabres, pour être envoyé contre les Français, en 1799. Lorsque les Bourbons furent chassés d'Italie, *Fra Diavolo* continua à se battre contre les Bonaparte et se rendit célèbre par son adresse

et sa férocité. C'est le colonel Hugo qui le captura et le fit pendre.

C'est Scribe qui fit le livret de l'opéra-comique. *Fra Diavolo* y fait figure de bandit sympathique et charmeur.

D'Amérique il nous revient avec deux valets qui sont Laurel et Hardy et qui ajoutent toute leur fantaisie à cette déjà très fantaisiste histoire. Ce sont eux, bien sûr, qui font pouffer toute la salle avec leurs mines invraisemblables et leurs inventions saugrenues.

La scène d'ivresse et le rire inextin-

guité fait pleurer les parents plutôt que les enfants.

Personne n'a oublié le remarquable acteur qu'est le jeune Jackie Cooper. C'est le Jackie Coogan de la génération qui monte, et il a fait dans *Le Champion*, aux côtés de Wallace Beery, une création si hors de pair que chacun de ses films sera toujours attendu maintenant avec grande impatience par le public qui lui a donné toute son amitié.

Pourvu que Jackie ne grandisse pas trop vite et conserve quelque temps encore sa bonne figure poupine et expressive tour à tour triomphante ou désolée ! Car, à l'écran, nul n'a jamais su, mieux que lui rire et pleurer.

Comment un enfant qui sait, malgré tout, qu'il joue, peut-il arriver à conserver tant de sincérité dans la joie et dans les larmes ? Contentons-nous de rester émerveillés devant une conception artistique aussi précoce.

Dans *Amitié*, Jackie est l'unique enfant de parents aisés et très bons qui abritent sous leur toit un vieil oncle, l'oncle Jonas, conducteur d'un tramway à cheval (?) et un neveu orphelin à peu près du même âge que leur fils. Or, si Jackie est le grand ami de l'oncle Jonas, vieillard hableur et excellent, il est le souffre-douleur de son cousin, petite brute hypocrite et méchante.

C'est que Jackie n'est pas comme les autres enfants. Jackie est boiteux, et, si cela ne lui enlève pas son ardeur à vivre, l'appareil qu'il doit porter à la jambe le gêne considérablement pour faire tout ce que l'on aime faire à son âge. Parties de pêche ou de chasse, jeux sportifs et même la « petite guerre » lui sont interdits, le plus souvent à cause de la mauvaise volonté de son cousin qui le brutalise et l'intimide.

Jonas voudrait cependant qu'on élève son petit neveu à la dure, pour en faire, malgré son infirmité, un homme fort et volontaire, et il est pour cela en désaccord avec les parents de Jackie, qui craignent toujours pour lui un incident fâcheux.

Il faut dire en passant que c'est un film où l'on se bat beaucoup. La seule préoccupation de tous ces gens-là, c'est d'être assez forts pour rosser le voisin, et Jonas triomphera enfin, lorsqu'après bien des avatars et un entraînement sérieux il verra son petit neveu mettre knock-out, la figure ensanglantée et l'amour-propre en déroute, le vilain petit cousin.

À côté de ces pugilats enfantins se trouvent, par contre, des scènes qui font peut-être appel à des moyens d'émotion faciles, mais n'en restent pas moins profondément touchantes. Je dois citer, parmi celles-ci, celle où Jackie apprend par le docteur allemand qu'il ne guérira jamais et celle où il va l'apprendre à l'oncle Jonas, fâché avec ses parents et sur le point de partir pour l'Asile.

Public, mon ami, tu as sans doute versé là de vraies larmes.

« Amitié »

Voilà un film pour les enfants, et il n'y en a pas beaucoup. Cela ne l'empêche pas d'être aussi pour les grandes personnes. Plus qu'eux, celles-ci y trouveront même une raison d'être émues, car les histoires de gosses ont

« Sherlock Holmes »

A peine un peu trop de lenteur dans l'action et un doublage, hélas ! assez mauvais, telles sont les seules critiques que le public peut adresser à ce film excellent où il ne s'ennuie pas une minute depuis le commencement jusqu'à la fin.

Il est à remarquer que les scènes que nous trouvons un peu longues sont précisément celles où l'on parle le plus. Dès que le spectateur a compris, tout le reste est superflu. Nous ne demandons pas tant d'explications. Sherlock Holmes, malgré son flegme et son calme, ne perd pas de temps.

Le film de William K. Howard nous retrace l'aventure de Moriarty, qui, condamné à être pendu, s'évade de sa prison en y laissant la liste de ses futures et prochaines victimes. Parmi celles-ci, se trouve Sherlock Holmes, qui l'a toujours combattu et à qui il a voué une haine mortelle. Mais son rêve n'est pas de l'abattre d'un coup de revolver, c'est de l'amener, comme lui, au banc des accusés en machinant un crime dont de toute évidence Sherlock Holmes serait l'auteur.

Mais Sherlock Holmes déjoue le coup, s'entend avec celui qui doit être sa soi-disant victime pour simuler son assassinat et sa propre arrestation, afin de mieux confondre son adversaire. En effet, tandis que Moriarty le croit en prison, il circule sous un déguisement et finit par prendre au piège le bandit, qui se défend comme un forcené. Sherlock Holmes risque sa vie cent fois, mais nous avons à peine « chaud », car nous savons que Sherlock Holmes est invulnérable et



Victor Francen et Alice Field dans « Les Ailes brisées ».

que c'est Moriarty qui finira par être battu.

L'atmosphère y est sans que nous ayons eu à subir aucune scène d'horreur. Conan Doyle est resté, par excellence, le roman policier pour l'adolescence, et le film, mesdames, peut être vu par vos jeunes fils. Il ne les obsédra pas comme pourrait le faire un film de Georges Simenon.

Il était difficile de trouver un Sherlock Holmes qui ne nous déçoive pas. Il devait avoir du chic et surtout cette autorité sans brusquerie qui a toujours fait du héros de Conan Doyle un personnage sympathique, idole des jeunes générations d'hier et même d'aujourd'hui.

Clive Brook est vraiment l'homme du rôle. Il a su ne pas rendre théâtrale sa composition tout en lui gardant sa puissance et en ne négligeant pas la pointe de sensibilité que l'auteur s'est plu à lui donner. C'est un très bon Sherlock Holmes.

Il faut ajouter qu'il est bien entouré et que, jusque dans les rôles secondaires, le metteur en scène a pris soin de placer le talent qui convenait.

« Les Ailes brisées »

Je ne sais plus à qui on dit que, si l'amour est parfois tragique pour ceux qui l'éprouvent, il est, à coup sûr, comique pour ceux qui le regardent.

C'est peut-être vrai, mais ne saurait m'empêcher de rougir de toi, ô public mon frère, en voyant la légèreté avec laquelle tu accueilles chaque soir le désespoir amoureux du pauvre Fabrege, des *Ailes brisées*, qui s'est laissé voler sa dernière conquête par son fils Georges.

C'est curieux comme personne ne songe à être ému devant la douleur de cet homme qui représente pourtant l'une des choses les plus poignantes de la vie : le renoncement difficile devant la vieillesse.

J'ai cherché vainement pourquoi. En somme, Fabrege n'est nullement ridicule, et il n'est pas douteux que son cœur d'homme de quarante-cinq ans, qui n'a jamais cessé d'être un amant curieux et ardent, soit aussi

jeune que celui d'un jeune homme. Le soin qu'il apporte à vivre ses aventures, à les préparer, à les conduire, à les achever comme de véritables œuvres d'art, pour nous rappeler un temps assez révolu, n'en est pas moins très touchant.

La jeunesse va plus vite, ne prépare rien, réussit mieux. Mais, pour elle, la conquête a moins de prix.

Pierre Wolff a écrit, avec *Les Ailes brisées*, l'une de ses meilleures pièces. Le sujet n'étant pas original, il était d'autant plus difficile à traiter, et l'auteur a prouvé, par sa réussite, qu'il avait une égale connaissance de la génération d'hier et de celle d'aujourd'hui.

Le film qui a permis d'ajouter de beaux décors vivants à ceux que nous avions vus au théâtre est un des bons films de la saison, et le seul reproche que je puisse lui faire est l'abus des avant-plans.

Certes, il est intéressant de voir à la loupe la douleur humaine, mais, au cinéma, c'est d'abord l'artifice qui nous apparaît, la composition, qui nuit au réel. Lorsque nous le voyons trop, cela devient facilement ridicule. C'est sans doute là qu'il faut chercher la raison de certains rires, alors que les mêmes passages n'avaient inspiré, certainement, au théâtre que l'émotion la plus profonde.

Les extérieurs tournés sur la Côte d'Azur sont excellents. La scène du train aussi. Le paysage vu du wagon et le bruit monotone que font les roues sur les traverses de la voie donnent une rare impression de vérité et nous dédommagent de ce qu'il peut y avoir d'artificialité dans d'autres scènes.

Les admirateurs de Francen, enfin, seront heureux de retrouver son jeu, à la fois sobre et plein d'ardeur. Ceux qui ne l'aiment pas trouveront qu'il manque de simplicité et de naturel. C'est l'éternel querelle des goûts et des couleurs.

Alice Field est bien jolie dans son lit, mais il est bien dommage qu'on ne puisse jamais saisir son regard, toujours fuyant.

LE FAUTEUIL 48.



Clive Brook, qu'on peut applaudir en même temps dans « Cavalcade » et dans le rôle de Sherlock Holmes du film du même titre.

LES FILMS DU MOIS

Révolte au Zoo. — *Je vous aimerai toujours.* — *La Femme invisible.* — *L'Amour en uniforme.* — *L'Étoile de Valencia.* — *L'Assommoir.* — *La Fille du régiment.* — *Trouble in Paradise (Haute Pègre).* — *La Vie commence.* — *Le Masque de Fu Manchu.* — *Cavalcade.* — *Qui a raison ?* — *Les Prisonnières.* — *Le Vaisseau sans port.* — *Mon Copain le roi.* — *Big Cage.* — *La Margoton du bataillon.* — *Les Requins du pétrole.* — *L'Ange du mal.* — *Non Coupable.* — *Madame Guillotine.*

RÉVOLTE AU ZOO

Interprété par LORETTA YOUNG, GENE REYMOND.
Réalisation de ROWLAND LEE.

Les films d'animaux féroces sont fort à la mode dans les studios d'Hollywood. Après *Nagana*, *Kaspa*, *Big-Cage*, *Révolte au Zoo*, comme son titre l'indique, nous montre une rébellion finale des fauves contre leurs dresseurs. Si parfaitement réalisé toutefois que soit ce « clou » avec la mise en œuvre de tous les moyens défensifs dont usent les hommes apeurés, le film de Rowland Lee doit sa beauté exceptionnelle à toute autre chose.

Le réalisateur qui a situé l'action dans le Zoo de Budapest a su donner à son film un cachet d'exotisme, délicieusement irréal mais charmant.

Révolte au Zoo, avec un scénario prétexte, est surtout une suite de tableaux magnifiques, limpides, harmonieux, qui sont autant de régals pour les yeux. Qu'importe la douce invraisemblance du sujet, l'aspect fantaisiste de ce Zoo, labyrinthe qui peut donner asile à des jeunes filles de pensionnat et à des bambins égarés!

Choses, bêtes et gens baignent ici dans une grisante atmosphère de féerie et de rêve, enchantresse et captivante, et chaque image chante la magnificence de la nature exubérante.

Quant à Loretta Young et Gene Raymond, ils forment un couple sain, jeune, ardent, idéalement assorti et dont nous ne sommes pas près d'oublier les deux silhouettes confondues traversant un lac aux eaux lourdes et calmes dorées par un crépuscule de feu.
MARCEL CARNÉ.

JE VOUS AIMERAIS TOUJOURS

Interprété par LISETTE LANVIN, HENRI MARCHAND, RAYMOND CORDY, PIZANI.
Réalisation de CAMERINI.

Ce nouveau film du réalisateur des *Hommes, quels muftes!* on ne sait trop pourquoi, séduit moins que le précédent.

Il manque à ce dernier la finesse ironique, l'esprit humoristique du premier. Pour cette raison, *Je vous aimerai toujours*, au beau titre de valse lente, fait un peu figure de mélodrame, tout au moins par instants, alors qu'un rien de drôlerie l'eût totalement transformé. Ceci dit, on ne peut que relever la fraîcheur, la

spontanéité et les réels dons d'observation qui émaillent un tel film.

Sur un thème fort simple, Camerini a brodé de fort jolies arabesques, souples, nuancées, tout imprégnées d'une discrète et tendre émotion.

Par sa création de la jeune fille séduite et courageuse, Lisette Lanvin se révèle une de nos meilleures jeunes premières, très près d'Annabella, avec



Suzanne Christy, la charmante ingénue de « La Femme invisible ».

laquelle, d'ailleurs, elle offre plus d'une ressemblance. Henri Marchand, Raymond Cordy, Pizani et Rachel Deviry sont parfaits chacun dans son rôle.
M. C.

LE FEMME INVISIBLE

Interprété par JEAN WEBER, MARCEL SIMON, BARON fils, NADINE PICARD, SUZANNE CHRISTY, MARY BERRY, SINOËL, etc.

Réalisation de GEORGES LACOMBE

Une idée drôle, une vraie trouvaille sont à la base du film. Une jeune fille, fiancée contre le gré de ses parents, se fait, de connivence avec son fiancé, « escamoter » au théâtre par un prestidigitateur...

Cela donne lieu à une série de gags fort drôles et dont quelques-uns sont singulièrement bien venus. A souligner tout particulièrement

une course d'auto qui ne manque pas d'allure. Cependant le texte est un peu trop abondant, bien que souvent l'on rit de certaines réparties.

Mais il y a là une idée adroite, que d'excellents interprètes mettent en valeur: Jean Weber, plein d'allant; Baron fils, Sinoël, très drôle, enfin la brune Nadine Picard et la blonde Suzanne Christy.

Georges Lacombe, mis en goût, s'attaquera-t-il maintenant à *L'Homme invisible*... Avouez que le sujet a de quoi tenter un metteur en scène.

LUCIENNE ESCOUBE.

L'AMOUR EN UNIFORME

Interprété par ERY BOS et HARRY LIEDKTE.

Cocktail, évidemment, mais non pas sans attrait... Un peu de *Mam'selle Nitouche*, de *La Petite Chocolatière*, de... *Cœurs brûlés* et d'innombrables opérettes viennoises et militaires du même genre, cela n'empêche point *L'Amour en uniforme* d'être un film plaisant à voir, en dépit des ficelles usées dont il est composé. Les scènes de la caserne sont plaisantes, celles de la séduction sont... piquantes; il n'y manque ni le sous-entendu, ni l'atmosphère un peu équivoque... La jeune Ery Bos est charmante, porte la robe du soir à ravir et le frac, non sans désinvolture. Mais ce n'est pas Marlène... Harry Liedkte est... Harry Liedkte, ce qui suffit à remplir une salle, car ce comédien a, encore, son public. Et son public sera heureux de le retrouver, toujours aussi satisfait de lui-même et, avouons-le, aussi séduisant.
L. E.

L'ÉTOILE DE VALENCIA

Interprété par BRIGITTE HELM, JEAN GABIN, THOMY BOURDELLE, PAULE ANDRAL, PAUL AMIOT, PIERRE LABRY, ROGER KARL, CHRISTIAN CASADESSUS et SIMONE SIMON.

Réalisation de SERGE DE POLIGNY.

Un bon film d'aventures, pittoresque, mouvementé et réalisé dans un mouvement excellent, qui ne se ralentit à aucun moment. Il offre, de plus, la particularité de se dérouler entièrement à Palma, que le cinéma n'avait pas encore découverte jusqu'ici, et dont *L'Étoile de Valencia* nous offre, à notre vive satisfaction, quelques aspects choisis parmi les plus typiques.

L'action évolue dans les bouges de Palma, dont la reconstitution ne manque pas de saveur et met aux prises trafiquants de chair humaine et police maritime. Un officier de celle-ci, qui a abandonné sa femme voici plusieurs mois, la retrouve danseuse dans un cabaret dirigé par un aventurier inquiétant. Malgré les embûches semées sur sa route, le lieutenant parvient à arracher son épouse, — qui n'a pas démerité, — des mains de ces redoutables aventuriers.

Il ne faut pas chercher, dans un tel genre de film, la moindre trace de vraisemblance. Que l'action mouvementée nous emporte, que les divers rebondissements de l'intrigue soient menés de main de maître, nous n'en demandons pas davantage. A cet égard, *L'Étoile de Valencia* contentera, les spectateurs les plus difficiles.

Brigitte Helm et Jean Gabin, parmi une troupe qui se fait remarquer par son homogénéité, sont les consciencieux interprètes de cette bande trépidante où l'on retrouve la perfection technique à laquelle nous ont habitués les ouvrages précédents de la même firme.
M. C.

L'ASSOMMOIR

Interprété par DANIEL MENDAILLE, LINE NORO, HENRI BOSC.

Réalisation de GASTON ROUDÈS.

Admis le postulat de l'adaptation à l'écran d'un des ouvrages de Zola qui ont le plus vieilli, il faut convenir que Gaston Roudès ne s'est pas mal tiré d'une transposition entre toutes délicate.

Certains lui reprochent de ne pas retrouver toute la matière du livre de l'auteur de *Rougon-Macquart*. C'eût été impossible. Ce que nous regretterons plutôt, c'est que le réalisateur ait modernisé une action qui appartient à une époque. Il en résulte un déséquilibre, un porte-à-faux perpétuel qui fait que le film n'émeut pas comme on était en droit de l'attendre.

Les personnages de *L'Assommoir*, qu'on le veuille ou non, datent. Coupeau, Gervaise, Lantier ne répondent plus à l'idée que nous nous faisons, en 1933, d'un ouvrier couvreur, d'une blanchisseuse ou d'un être qui vit des femmes.

Ce qui précède n'enlève rien, d'ailleurs, à l'immense talent dépensé par les deux principaux interprètes de *L'Assommoir*, Daniel Mendaille et Line Noro.

LE FILLE DU RÉGIMENT

Interprété par ANNY ONDRA, PIERRE RICHARD-WILLM, CLAUDE DAUPHIN, PAUL ASSELIN.

Réalisation par KARL LAMAC et PIERRE BILLON.

Comme *Fra Diavolo*, *La Fille du Régiment* est une adaptation assez libre de la célèbre opérette de Donizetti. Serait-ce un nouveau genre?

Quoi qu'il en soit, le film de Karl Lamac et Pierre Billon ne manque pas d'esprit. On y retrouve la grâce pimpante, le piquant et le charme des précédents films de ces deux réalisa-

teurs, qualités encore mises en valeur par l'entrain, l'espièglerie et la fantaisie de leur principale interprète: Anny Ondra.

On connaît suffisamment le livret, qui nous transporte en Écosse, en un temps déjà lointain, où la contrebande de l'alcool se donnait libre cours, pour qu'il soit inutile de le résumer ici.

Nous l'avons dit, on trouvera quelques changements à l'opérette qui a enchanté nos pères. Mais leurs fils ne trouveront à cette libre transposition que plus de saveur, de brio et d'entrain.

M. C.



Miriam Hopkins et Herbert Marshall, le couple d'aventuriers sympathiques, dans « Trouble in Paradise » (Haute Pègre.)

TROUBLE IN PARADISE (Haute Pègre)

Interprété par HERBERT MARSHALL, MIRIAM HOPKINS, KAY FRANCIS.

Réalisation d'ERNST LUBITSCH.

Un enchantement. Jamais peut-être, depuis *L'Éventail de Lady Windermere*, de légendaire mémoire, Ernst Lubitsch n'avait fait preuve d'une telle maîtrise, prodigué sans compter l'esprit le plus étincelant, comme en se jouant, pour son propre plaisir.

En possession d'un sujet à peu près inexistant, il a réussi ce tour de force de charmer, séduire, amuser et captiver durant près de deux heures. Le couple d'aventuriers qu'il met en scène ne saurait certes être candidat à un prix de vertu. Cependant, si grande est l'habileté de Lubitsch, si persuasif son esprit humoristique, qu'on se sent pris pour lui d'une inexplicable indulgence et qu'un sourire amusé accueille ses actes les plus répréhensibles, qu'il s'agisse d'escroquerie, de vol à la tire, de cambriole ou de cabriole.

C'est un perpétuel jaillissement de trouvailles ingénieuses, raffinées ou enjouées. Cela rappelle à la fois du

meilleur Sacha Guitry et ces tours d'illusionnistes miroitants et justes.

Tous les divers épisodes aventureux ou romanesques de *Trouble in Paradise*, Lubitsch les a traités en manieur de jeu inégalable. Il n'a pas fait peut-être montre de génie, d'autres metteurs en scène lui sont supérieurs; mais il a pour lui l'extraordinaire facilité d'un humour infini dont la désinvolture souriante atténuée parfois l'aimable outrance. On ne le discute pas; subjugué, on le subit.

Toute l'interprétation, sous la direction de ce diable d'homme, est absolument sans reproche. Quant à la réalisation proprement dite, elle

a la souplesse, la mobilité, la concision et le raffinement dans le luxe des meilleures comédies américaines. C'est tout dire.
M. C.

LA VIE COMMENCE

Interprété par LORETTA YOUNG, ERIC LINDEN, ALINE MAC MAHON, GLENDA FARELL.

Réalisation de JAMES FLOOD.

Vous rappelez-vous une des meilleures scènes de *La Foule*, ce monument du cinéma américain: quand le pitoyable héros du film attend, dans un hôpital, l'instant d'être père?

James Flood, dont on n'a pas oublié *Trois Heures d'une vie*, s'est inspiré de ce passage pour composer *La Vie commence*, film à la gloire de la maternité et qui se déroule entièrement dans un hôpital.

Depuis longtemps un film ne nous avait émus jusqu'aux larmes comme celui-là. Sans doute reprochera-t-on au sujet d'être un peu noir et monotone. Il est nouveau, profondément humain, avec un cortège de douleurs et de sacrifices maternels, et c'est déjà beaucoup.

Il est, de plus, joué avec une sensibilité frémissante par Loretta Young

En préparation

ANNUAIRE GÉNÉRAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE ET DES INDUSTRIES QUI S'Y RATTACHENT

ÉDITION 1933-34 — 12^e ANNÉE

“ L'OFFICIEL DU CINÉMA ”

Établi avec la précieuse collaboration
du Ministère des Finances,
du Ministère du Commerce,
du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts,
de la Préfecture de Police,
des Légations de France à l'Étranger,
des Chambres de Commerce,
des Associations, Syndicats, Groupements de la Chambre
syndicale française de la Cinématographie et des
Industries qui s'y rattachent.

Tous les membres de la corporation
recevront incessamment une demande de
renseignements. Il est dans leur intérêt
d'y répondre d'urgence.

Édition de CINÉ-MAGAZINE, 9, rue Lincoln, PARIS (8^e). — Tél. : Balzac 24-87

BRIDES=les=BAINS

EN SAVOIE

« La station de la femme élégante »

CURES D'AMAIGRISSEMENT

Casino - Golf - Tennis - Natation

HOTEL DES THERMES

HOTEL ROYAL

et Eric Linden, jeune ménage maladif sur qui s'acharne le sort, et avec beaucoup d'esprit par Glenda Farrell, jeune viveuse qui sent peu à peu se développer en elle l'instinct maternel. M. C.

LE MASQUE DE FU MANCHU

Interprété par BORIS KARLOFF.

On sait la prédilection des producteurs américains pour l'art décoratif chinois, qu'ils agrémentent presque toujours de motifs dans le plus pur style d'Hollywood. Cette fois encore, ils n'ont pas manqué de nous donner une image assez conventionnelle de ce pays tel qu'ils se le représentent, avec ses sectes mystérieuses, ses personnages démoniaques, ses supplices raffinés et sadiques.

Un scénariste, à l'imagination féconde, n'a trouvé rien de mieux que de nous montrer des savants partant en expédition afin de retrouver la tombe de Gengis-Khan ! Or, un certain Dr Fu Manchu veut le masque et l'épée d'or enfouis dans la tombe afin de réincarner pour les peuplades d'Asie la puissance divine. Aussi s'oppose-t-il par tous les moyens à ce que les explorateurs remplissent leur mission.

Il en résulte une succession de tableaux à effets qui font songer tantôt à certaines revues des Folies-Bergère, tantôt aux pièces sanglantes du Grand-Guignol.

Boris Karloff, qui interprète le rôle de Fu Manchu, n'a pas réussi à faire oublier sa puissante création dans *Frankenstein*. M. C.

CAVALCADE

Interprété par DIANA WYNYARD, CLIVE BROOK, IRÈNE BROWN, BERYL MERCER.
Réalisation de FRANK LLOYD.

« Histoire d'une génération », dit un générique. Rien n'est plus exact. *Cavalcade* est vraiment la gigantesque fresque vivante annoncée, l'immense défilé des événements marquants de ces trente dernières années, qui retrace les faits saillants de ce siècle avec une ampleur et une abondance de moyens rarement atteintes. Guerre du Transvaal, mort de la reine Victoria, traversée de la Manche par Blériot, naufrage du *Titanic*, guerre de 1914, bombardement de Londres par les zeppelins, armistice, chaos mondial de 1933, etc., ont été reconstitués avec une virtuosité sans égale, une science du mouvement et de l'animation qui confond.

Certes, tout n'est peut-être pas parfait dans ce « film fleuve » pour employer une expression à la mode. La présentation des divers personnages qui, sous nos yeux, vont se transformer peu à peu pour atteindre à une vieillesse qui garde intact le culte de son foyer à travers la rafale des événements, est lente et n'est pas sans dégager une certaine froideur. Néanmoins, l'ambition même d'un tel ouvrage, la haute pensée qui l'anime, commandent le respect. Voir haut et grand est devenu tellement rarissime en cette année de vaudevilles à tiroirs vulgaires et plats qu'une

reconstitution, même grandiose, fait presque figure d'exception. M. C.

QUI A RAISON ?

Interprété par GRETE MOSHEIM, OSCAR HANOLKA, CAMILLA HORN.
Réalisation de GEORGES JACOBY.

D'où vient que *Qui a raison ?*, lequel traite d'un problème extrêmement grave et douloureux, — les difficultés actuelles de la vie, — n'émeut pas comme son sujet eût pu le laisser supposer ?

Comme *La Rue sans joie*, le film de Jacoby nous montre une jeune femme se rendant dans une maison

s'étant transformés en cinéma, il était à redouter que le film donne asile à un genre nouveau ressortissant aux piécettes et autres spectacles réalistes de ces établissements. Voilà qui est fait.

Les Prisonnières dont il est question ici rappellent en effet beaucoup les héroïnes « vierges et martyres » des mélodrames de quartier.

Ce sont deux pauvres filles qui s'évadent de leur pensionnat et deviennent la proie d'une agence louche qui les engage comme danseuses pour une localité lointaine ! qu'il n'est pas difficile de situer en Amérique du Sud... Elles connais-



Clive Brook et Diana Wynyard, les deux remarquables interprètes de « Cavalcade »

spéciale afin d'apporter quelque argent à son foyer. Elle est mariée, elle a un fils et, lorsque le père apprend l'inconduite passagère de sa femme, il lui retire l'enfant. Désespoir de la mère, qui finit par tirer sur son époux, ce qui lui vaut de reconquérir son enfant !

On le voit, si l'on en excepte la fin, il y avait là matière à émouvoir plus d'un spectateur. Honnêtement réalisé, *Qui a raison ?* n'atteint cependant pas ce but. D'un genre plus théâtral que cinématographique, il est, en effet, exagérément lent. L'auteur insiste sur chaque détail, leur donnant une importance primordiale. Aussi, lorsque arrive « la scène à faire », celle qu'on attend depuis le début du film, manque-t-il de souffle.

L'interprétation défend avec beaucoup d'âme et de conviction ce scénario un peu pénible et étouffant. Grete Mosheim et Oscar Hanolka, entre autres, font preuve de différentes reprises d'une belle sensibilité. M. C.

LES PRISONNIÈRES

D'innombrables cafés chantants de province, ainsi que de nombreux théâtres de la périphérie parisienne,

sent les heures terribles qu'on devine. Finalement on les sauve, et l'amour triomphe, avec la mort du traître.

C'est banal, conventionnel à souhait, mais de tout repos, encore que le film ne soit pas dénué de mouvement.

M. C.

LE VAISSEAU SANS PORT

Réalisé et interprété par HARRY PIEL.

Tout d'abord, saluons au passage un beau titre. Hélas ! il promet plus que le film ne donne !...

Le début lui-même laissait espérer beaucoup ; puis, par la suite, de minute en minute, on attend quelque chose qui ne se produit pas, et l'on finit par s'apercevoir que le scénario inexistant est surtout prétexte à moult acrobaties dont Harry Piel, naturellement, est le héros.

Soyons juste. Il y a quelques belles vues de mer et de trois-mâts estompé dans la brume.

Mais c'est tout, et c'est peu, d'autant plus qu'Harry Piel, qui en tant que réalisateur s'est taillé la plus large part, a terriblement vieilli.

M. C.

MON COPAIN LE ROI

Interprété par TOM MIX et MICKEY ROONEY.

Réalisation de KURT NEUMAN.

Depuis l'invention du film parlant et ses trois années de bandes réalisées en vases clos, l'étoile de Tom Mix avait à peu près disparu du firmament cinématographique.

Mon Copain le Roi, qui marque en quelque sorte sa rentrée, n'ajoutera rien à sa gloire, bien au contraire. On comprend qu'il ait voulu s'essayer dans un autre genre que celui qui a fait sa renommée. Hélas! il n'est vraiment à son aise que dans les « wes-

Clyde Batty joue avec une sorte d'illumination passionnée le rôle du dompteur, qui porte d'ailleurs son nom. Quant à Anita Page, on la voit fort peu, encore qu'elle soit la seule femme du film. M. C.

LA MARGOTON DU BATAILLON

Interprété par ARMAND BERNARD, JEANINE MERREY, JACQUES MAURY, MARCELLE BARRY, SUZANNE DEVOYOD, SIMONE BOURDAY.

Réalisation de JACQUES DARMONT.

Après avoir subi une déception sentimentale, Margoton, une brave petite Bretonne, aussi gauche que timide, s'est brusquement muée

C'est à cela que nous songions en voyant *Les Requins du Pétrole*, ce film d'aventures moyen, sans plus, qui donne constamment l'impression d'être passé à côté du sujet véritable.

Que des aigrefins cherchent à vendre fructueusement une exploitation sans valeur de puits de pétrole et que, pour ce faire, ils n'hésitent pas à se débarrasser d'un terrain gênant, qu'ils soient en définitive démasqués, voilà qui n'est pas précisément nouveau.

De nombreux films américains sans prétention nous ont antérieurement montré des exploits identiques. Ils avaient sur celui-ci l'avantage d'un rythme plus sûr, la veine du détail et le choix heureux des personnages secondaires. M. C.

L'ANGE DU MAL

Interprété par CHRISTEIRA ANKWICKA et MIECZEPOW CYBULSKI.

C'est encore une sombre histoire, bien digne du Palace, celle-là... Une « folle de son corps » que rien ne parvient à calmer. Après maintes péripéties — très dramatiques — après avoir trouvé l'amour d'un jeune paysan, après avoir eu une belle petite fille, avoir quitté sa maison, avoir dansé dans une boîte de nuit, être revenue, avoir trompé à nouveau son mari, avoir voulu l'empoisonner, avoir été pardonnée une fois de plus, elle a l'heureuse idée de se jeter à l'eau, sans quoi nous y serions encore...

Cette histoire, par trop outrée, est bien mise en scène. C'est bien joué. La « chienne » polonaise ne paraît pas être à ce point « ange du mal », le jeune — et magnanime — époux est beau, sympathique et émouvant, mais, foin d'un tel méli-mélo... surtout mélo... L. E.

NON COUPABLE

Interprété par ADRIENNE AMES, VICTOR MAC LAGLEN, EDMUND LOWE, RICHARD ARLEN.

Réalisation de ERLE KENTON.

Ce film policier, dû au réalisateur de *L'Île du Docteur Moreau*, a pour principal mérite de n'être point ennuyeux. De plus, il est habilement réalisé et fort bien joué. Son originalité tient au fait assez rare que, sitôt la première image, nous connaissons, nous, le meurtrier... Victor Mac Laglen est l'acteur sympathiquement dur que nous connaissons; Richard Arlen l'innocent persécuté, et Adrienne Ames, une nouvelle venue, est séduisante à souhait. L. E.

MADAME GUILLOTINE

Interprété par MADELINE CARROLL et JEAN ATHERME.

Réalisation de RÉGINA FAGWELL.

C'est un film anglais, chose assez rare à Paris.

Cette histoire de révolution ne nous intéresse d'ailleurs qu'à moitié. L'atmosphère n'y est pas. L'intrigue est compliquée et invraisemblable. C'est très gentiment joué. Mais cela ne suffit pas. L. E.

LES REQUINS DU PÉTROLE

Interprété par GABRIEL GABRIO, ARLETTE MARCHAL, RAYMOND CORDY, JEAN GALLAND et PETER LORRE.

Réalisation de R. KATSCHER.

La guerre du pétrole, celle que se livrent les potentats de cette industrie à travers le monde... quel réalisateur osera entreprendre un tel sujet avec suffisamment d'ampleur, de vigueur et de force!



Jeanine Merrey et Armand Bernard, les deux protagonistes de « La Margoton du Bataillon ».

tern », où il peut montrer tout à son aise ses talents de cavalier.

Cherchez à imaginer un Tom Mix favori d'un jeune roi de dix ans, reçu à la cour et délivrant finalement le jeune monarque des griffes d'un tyran! Enfin un doublage fort maladroit handicapé encore le film de Kurt Neuman, qui échappe à grand-peine au ridicule. M. C.

BIG CAGE

Interprété par CLYDE BATTY, MICKEY ROONEY, ANITA PAGE.

Réalisation de KURT NEUMAN.

A vrai dire, *Big Cage* est davantage un documentaire sur l'art du dressage des lions et des tigres qu'un film dramatique véritable. Le scénario, extrêmement mince, est surtout destiné à mettre en valeur l'audace et le cran du dompteur Clyde Batty.

Durant plus d'une heure, sans éprouver la moindre impression de lassitude, ce qui suffit à démontrer l'habileté de la réalisation, nous assistons à diverses entrées de cage du fameux dompteur, au travail fait de ruse, de patience et de témérité qu'est le sien, pour aboutir enfin à la panique finale, fort à la mode en ce moment, réalisée avec une perfection technique à laquelle nous ont habitués les Américains.

DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN

L'AFFAIRE COURILOF — RUE DES BOUCHES-PEINTES MONIQUE ET SON CHAUFFEUR

Nous n'attendions pas sans une certaine curiosité le nouveau roman de Mme Irène Némirovsky. Il lui était difficile de faire mieux que *David Golder*, ce chef-d'œuvre, et difficile, par conséquent, de ne pas décevoir son public.

Le Bal et Mouches d'automne, parus depuis ce premier roman, nous avaient laissés dans l'attente d'une œuvre plus pleine et plus complète, dans laquelle nous retrouverions la vigueur exceptionnelle d'une romancière qui avait su se classer, dès ses débuts, parmi les meilleurs écrivains de notre temps.

L'Affaire Courilof (Grasset) est cette œuvre-là, et, si elle renferme la preuve très nette d'une évolution du talent de Mme Irène Némirovsky, nous y reconnaissons à première vue ses qualités maîtresses, qui sont la force et la couleur.

Le « cas » qu'elle nous présente cette fois, d'une façon d'ailleurs purement objective, il nous manque d'être Slave pour ne rien perdre de son pathétique. Tel qu'il nous est soumis, nous arrivons mal à nous mettre dans la peau du narrateur, l'anarchiste M..., que nous ne trouvons pas assez convaincu de la signification de son geste et pour lequel nous ne ressentons, en somme, qu'une vague pitié. Vague aussi, celle que nous inspire d'ailleurs la victime, Courilof, dans l'intimité de laquelle vit, pendant plusieurs mois, celui qui doit être son assassin.

Il semble qu'il existe entre nous et ces gens-là une cloison de verre qui nous permet de les voir vivre sans que nous puissions entrer en communication avec eux, comprendre leurs motifs, saisir au vol leurs pensées.

C'est ce qui donne à tout le roman cet accent désespéré et cette saveur à la fois âpre et mystérieuse qui nous laissent un peu surpris, mais nous entraînent à la longue comme tout ce qui nous dépasse et sur lequel nous sentons peser une inexorable fatalité.

L'histoire d'un attentat politique, longuement et minutieusement préparé, telle est cette « affaire Courilof », classée depuis 1903, et qui nous permet de pénétrer dans une Russie déjà mûre, nous semble-t-il, pour les événements de 1917.

Nous trouvons un intérêt très particulier à l'exposé de cet épisode révolutionnaire auquel le grand talent de

Mme Némirovsky a su donner le relief suffisant pour que nous ne nous perdions pas dans les méandres d'une idéologie brumeuse et inaccessible.

Quoique nous la trouvions assez invraisemblable et que nous jugions bien inutiles les quelques épisodes pimentés et d'un goût douteux que M. Maurice Dekobra a cru bon d'ajouter à son récit, nous lisons cette fois jusqu'au bout l'étrange aventure qu'il nous conte dans *Rue des Bouches-Peintes* (Baudinière).

Non pas que Lady Winburn, son héroïne, nous soit particulièrement sympathique, ni son amant non plus. Mais son mari, son affreux mari, — qu'ils sont donc méchants les maris, dans les romans, — nous l'est tellement moins encore qu'il fallait absolument que nous sachions le moyen inventé par M. Maurice Dekobra pour le confondre.

Il n'a pas dû lui être particulièrement facile de terminer son livre sur un dénouement qui rendit tout le monde content. Mais l'essentiel était qu'il y arrivât. Or, l'amour trouve sa récompense, le scandale se détourne des imprudents et le châtement des crapules. Que demander de plus?

Mais, au fait, de quoi s'agit-il? D'une simple promenade dans le quartier réservé d'une ville africaine où le promeneur Philippe Jacquemod, — et le lecteur avec lui, — découvre une charmante jeune femme que rien ne paraissait destiner à mener l'existence d'une prostituée. Elle est là pourtant, et, au fur et à mesure que nous faisons connaissance avec elle, nous apprenons que non seulement elle est mariée, mais que c'est précisément son mari qui l'oblige à faire ce triste métier. Si vous supposiez que c'est afin d'en tirer quelque profit, vous seriez tout à fait dans l'erreur, car ce mari est un « haut fonctionnaire britannique » dont l'honorabilité n'a d'égale que la fortune.

Vengeance, simple vengeance pour un adultère qui lui a déplu et qui a froissé son amour-propre. Cette sorte de sadisme n'a rien d'étonnant, paraît-il, chez des êtres auxquels le soleil des colonies a tapé un peu longtemps sur la tête. Du moins nous l'affirmer-t-on.

Fort heureusement, cette jeune femme a quelque argent et sait en disposer à propos pour détourner certains hommages. Puis survient ce Philippe Jacquemod, qui non seulement procure une vilaine histoire au mari, mais aide encore l'amant, qui fut la cause de tout, à reprendre une place que laissera tout à fait vacante cette fois un divorce prochain.

Tout cela ne nous élève pas bien haut, et le nouveau roman cosmopolite de M. Maurice Dekobra ne peut avoir d'autre prétention, cette année encore, que de nous faire passer une heure ou deux, lorsque nous sommes décidés à ne pas lier conversation avec nos voisins, en chemin de fer.

Les jeunes filles me paraissent assez oubliées dans la littérature contemporaine. Mise à part la série des romans puérils qui leur sont particulièrement destinés et dont elles savourent les fadaïses jusqu'à l'écoeurement, il est bien rare de trouver un récit dont le romanesque ne soit pas désuet, tout en gardant de la fraîcheur, de la sensibilité et du mouvement.

M. Gaston-Ch. Richard, dont les romans d'action, parus dans le courant de ces dernières années, peuvent en même temps faire figure de véritables reportages moraux, vient, avec *Monique et son chauffeur* (Lemerre), d'écrire spécialement pour elles, semble-t-il, une délicieuse aventure d'amour qui nous fait pénétrer dans le milieu « lancé » de la jeunesse d'après guerre. Il nous montre, tout en poussant peut-être un peu au noir le tableau, à quel point, sous des dehors charmants, peuvent se cacher des âmes médiocres et dénuées de scrupules.

Heureusement, Monique, notre héroïne, a son chauffeur pour la garder de toute une bande de jeunes loups. Vous saurez, mesdemoiselles, qui est ce chauffeur, à la fois redoutable et séduisant, en lisant ce livre délicat et très drôle, qui pourrait faire aussi un joli film où les extérieurs ne manqueraient pas. Il est certain que toute la partie qui se passe au bord de la Loire pourrait servir de prétexte à de belles et instructives images.

JACQUES SEMPRÉ.

D'importants accords ont été conclus et souscrits, dernièrement, entre plusieurs groupes de producteurs italiens indépendants et la « Cines » de Rome, pour la production de films dans les studios de cette société. La « Cines » se réserve d'acheter ou de louer ces films pour son circuit.

La Société Mattoli et Giannuzzi a déjà commencé un film « Za-bum » dirigé par M. Carlo L. Bragaglia et qui aura pour interprètes les acteurs De Sica, Lupi et Rissone.

La Société « Cines » outre les films « 1860 » de M. Blasetti, *Ragazzo* (enfant) de M. Perilli, et *Cento di questi giorni*, de M. Camerini, qu'elle tourne actuellement pour son compte, annonce *Fanny*, de Pagnol, qui sera dirigé par M. R. Materazzo et tourné à Rome et à Livourne. Elle entreprendra aussi un autre film, tiré d'un autre scénario de Pirandello et mis en scène par un nouveau directeur, M. Di Coco.

Dans les studios de la « Caesar-Film », M. A. Palermi tourne pour le compte d'une autre société indépendante un film policier avec M. R. Calò et les actrices Laura Aldani et Stefania Piumatti. Ce même directeur, au mois d'août prochain, commencera un autre film qui aura pour protagoniste Tatiana Pavlova, qui affronte pour la première fois l'objectif; le scénario est intitulé *Une Créature de la nuit*.

Il vient d'être signé à Rome un « settlement » entre l'« Itala-film » de Berlin, la « S. A. P. F. », la « Fono-Roma », la Société Agnelli et Peragallo et une nouvelle Société de production appelée « Italfonosapf », avec un capital de trois millions de lires et avec un programme de production de huit films, dont deux en version allemande et qui seront tournés à Berlin et les autres probablement à Rome, Turin et Florence. Le premier film a pour titre *La Chanson du soleil*, mis en scène par M. Forzano pour la version italienne et par M. Neufeld pour la version allemande. Protagoniste, Jenny Hugo dans les deux éditions.

A Naples, on annonce la formation d'une nouvelle société de production. Voici donc un bon réveil de la production italienne.

GEORGES GENEVOIS.

(La solution paraîtra dans notre prochain numéro.)

Les Perles de CULTURE

s'achètent partout

LES BELLES PERLES DE CULTURE

se trouvent seulement chez

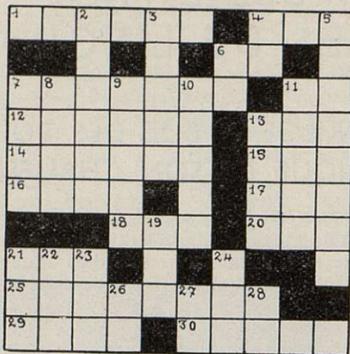
WORMS

7, rue Royale

63, avenue des Champs-Élysées

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 1



HORIZONTALEMENT

1. Nom d'un beau film de la production « Elekta-Film ». — 4. Département. — 6. Préfixe. — 7. Comique savoureux dans *Les vingt-huit jours de Clairette* et dans *Toujours au bois*. — 11. Personnel. — 12. Patrie de Cervantès. — 13. Vallée. — 14. Un délicieux petit artiste, interprète de *Son Gosse*. — 15. Traverse la belle vallée de l'Engadine. — 16. Par lui pénètrent dans la graine les sucs nourriciers. — 17. Préfixe qui signifie « terre ». — 18. Arrose la Westphalie. — 20. Tente avec courage et décision. — 21. Poids net ou brut, avec l'emballage. — 25. Une star connue de tous. — 29. Illustre famille princière d'Italie. — 30. Une lumière dans la nuit, un reflet lointain.

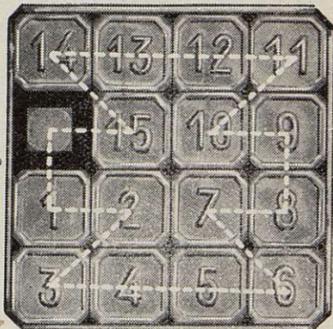
VERTICALEMENT

2. Oiseau de l'ordre des grimpeurs. — 3. Cours d'eau d'Allemagne. — 4. La ronde des saisons. — 5. Un chansonnier devenu vedette de cinéma. — 6. Abréviation courante commerciale. — 7. Un comique fort apprécié au ciné. — 8. Conseiller d'un roi de France. — 9. Nymphes des prairies et des bocages. — 10. Peu ordinaires. — 11. A sa se faire une place enviable, comme vedette femme, dans des films. — 13. Port de Galice. — 19. C'est l'océan. — 21. Poème noble et de ton élevé. — 22. A la voile. — 23. Rivière côtière. — 24. Ancien bouclier. — 26. A toi. — 27. Désigne un être cher. — 28. Pour appeler.

J. DE MARCILLAC.

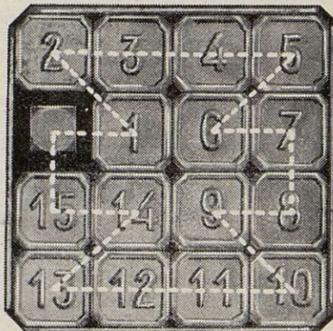
Pour les joueurs de Diablotin

Parmi les deux problèmes publiés dans la dernière rubrique, seul le problème « Grenouille » (A) était réalisable.



« Enclume » (A).

Comme d'habitude, ces deux problèmes se ressemblent; cependant l'un des deux est impossible à réaliser avec un diablotin normal.



« Enclume » (B).

La désignation du problème faisable sera donnée dans la rubrique du mois prochain.

GRATUITEMENT

Nous vous enverrons la brochure reproduisant en couleur **FOU-YU**, talisman unique, avec le moyen de profiter de ses vertus bienfaisantes.

RICHESSSES MARIAGE - ENFANTS DIGNITÉS - LONGÉVITÉ

C'est à la suite des confidences d'un grand savant chinois, ancien Cosmogoniste du Palais Impérial, que nous avons pu rétablir dans leur forme primitive, tous les éléments de ce merveilleux talisman. Depuis 4.000 ans, **FOU-YU** attire le bonheur sur les initiés qui le portent. Nous vous l'offrons aujourd'hui sous forme de ravissants bijoux : gros cabochons de **JADE**, monture argent ou or et incrustation de laque.

Ecrivez de suite au Service **Ch. OUDIN**, Joaillier 17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS



COURRIER DES LECTEURS

DERNIERS ABONNEMENTS REÇUS :

M^{lle} Remond Yolande (Enghien-les-Bains); M. Beck (Guingamp); M. Jean Pape (Paris); M^{me} les Constantinides (Athènes); M. André Tostee (Port-Louis); D^r Jacques (Marboz); Les Dames de France (Bordeaux); M. Emile Herrenschneider (Savines, Hautes-Alpes); Nouvelles Galeries (Le Teil, Ardèche); M^{me} V. Blizing (Villars-sur-Ollon, Suisse); M. Ettore André Vincelli, [Napoli (185), Italie]; M^{me} Duvoisin (Rochefort-sur-Mer); M. Millot Jean (Tokio); M. Huibonhoa Louis (Saigon); M. Allimaudet (Cherbourg); M. Chalou, Café Casino (Nyons); Cinéma-Théâtre. Métropole (Lausanne); M^{me} Paul Quié (Brée, île d'Oléron); M. René Weill (Strasbourg); M. Louis Lumière (Neully-sur-Seine); Sra da Maria Luisia, Espagne de Espinosa de Los Monteros (Madrid); Hôtel du Renard (Châlons-sur-Marne); M^{lle} Bantmann (Paris); M. Allardi (Saint-Germain-en-Laye); M^{lle} Nardon (Saint-Raphaël); M^{lle} Vigliano (Paris); M^{lle} Missier (Le Raincy); M. Claudy (Bordeaux); M. Lherbier (Lyon); M. Radiguer (Versailles); M. Raphaël (Neuilly-sur-Seine); M. Beauvillain (Bordeaux); M^{lle} Lacomblez (Marseille); M. Roger (Le Havre); M. Dunoyer (Rouen).

Elisabeth von Bernburg. — Polonaise qui aime la France est une amie de longues années. Je suis heureux que vous vous soyez mise en rapport avec elle; vous ne pouviez mieux tomber. J'ai eu le plaisir de la rencontrer lors de son passage à Paris et vous souhaitez le même bonheur quand elle sera à nouveau parmi nous. 1^o J'ai fait suivre votre lettre à Marlène Dietrich au Trianon-Palace de Versailles, où elle habitait alors. Pour le moment, je la crois à Cannes pour quelques semaines. J'ai en effet eu l'occasion de la rencontrer et de lui être présenté, mais dois-je vous avouer que je suis un peu blasé sur ce genre d'émotion?... Bien sympathiquement.

Mon Cousin. — Ce que vous me dites au sujet des films passés à l'étranger ne me surprend pas. Les Américains et surtout les Allemands ont su conquérir les marchés étrangers, et naturellement au détriment de notre production, ce qui est assez navrant tant du point de vue commercial que du point de vue moral.

Chardon Lorrain. — Croyez que je suis très sensible aux félicitations que vous adressez à nouveau à *Ciné-Magazine*. Comme vous devez le penser, vous n'êtes pas le seul à avoir demandé une dédicace à la créatrice de *L'Ange Bleu*. Patientez, tout espoir n'est peut-être pas encore perdu...

Pseudo X-37. — Ravi d'apprendre que Chaliapine a aimablement répondu à votre lettre. Voici les nouvelles adresses demandées : Lily Zevaco, 21, avenue Niel, à Paris (XVII^e); Colette Darfeuil, 89, avenue Emile-Zola (XV^e); Nadine Picard, 1, rue Pierre-Légrand (VIII^e).

Gaby Morlay. — *Le Roi des Resquilleurs*; outre Georges Milton dans le rôle principal, est interprété par Kerny, Pierre Nay, Hélène Perrière. Quant à la distribution de *Voyage de Noces*, elle réunit les noms d'Albert Préjean, Brigitte Helm, Pierre Brasseur et Josette Day.

Admiratrice de Victor Francen. — Vous pouvez envoyer le montant de votre abonnement aux bureaux de *Ciné-Magazine*, 94, rue d'Alésia. Oui, j'ai vu votre artiste favori dans *L'Auberge du Cheval-Blanc*, où, comme vous, je l'ai trouvé plein

de gaieté et d'entrain. Je ne pense pas que vous ayez l'occasion de revoir Gaby Morlay et Victor Francen dans *Le Scandale*. Si j'ignore les projets du second, en revanche je sais que la première va prochainement commencer *Le Maître de Forges*. Merci pour vos compliments concernant notre revue et nos cartes postales. Mon meilleur souvenir.

Marcel. — Différents articles sur Mary Glory et Gaby Morlay ont paru à plusieurs reprises dans *Ciné-Magazine*. Vous trouverez notamment une étude biographique de cette dernière dans le numéro de mars 1932 de notre revue.

R. N. — Bienvenue à notre nouvelle correspondante. C'est Ramon Novarro qui a signé à notre collaborateur la photographie parue dans un de nos derniers numéros. Je pense que la Metro Goldwyn Mayer, 37, rue Condorcet, vous céderait au tarif normal une photographie de votre artiste favori.

André Ori. — A mon vif regret, je n'ai pas reçu le questionnaire dont vous me parlez, sinon soyez persuadé que j'en eusse pas manqué de vous répondre.

M. S. A. — Dès réception de votre lettre, nous avons fait le nécessaire auprès du directeur du cinéma de votre ville. Nous voulons espérer que celui-ci acceptera désormais les billets à tarif réduit inclus dans *Ciné-Magazine*.

IRIS.

GRAPHOLOGIE Analyses d'écritures à 10 fr. Études de nativité à 10 fr. Horoscopes complets et détaillés. Professeur Max, 2, r. Mariotte, Paris (17^e).

Seins

Développés, Reconstitués

Embellis, raffermis

par les

Pilules Orientales

toniques et bienfaisantes, employées dans tous les pays par les femmes et les jeunes filles pour combler les salières et acquérir, conserver ou recouvrer la beauté de la gorge.

Traitement facile à suivre en secret. Flacon av. not. cont. remb. 18.50

J. Ratié, pharmacien, 45, rue de l'Echiquier, PARIS (10^e)
à BRUXELLES : Pharmacies Saint-Michel, Delacre, etc.
GENÈVE : A. Junod, 21, quai des Bergues

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
DENTOL
Eau - Pâte - Poudre - Savon

L'IODHYRINE de D'ESCHAMP
FAIT MAIGRIR
Sans nuire à la Santé
BOÎTE DE 60 CACHETS-PILULAIRES : 19 fr. 40
LALEUF, 20, Rue du Laos, PARIS (XV^e).

SOBOL

le Portraitiste des Vedettes
vous fera des conditions spéciales
en vous recommandant de "Ciné-Magazine"

18, Boulevard Montmartre, PARIS -- Prov. 55-43



En voyage,
en vacances

LE DIABLOTIN

est une assurance
contre l'ennui

En vente partout : 10 francs

Éts R. STEINER, 41, Bd Haussmann, Paris

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 14 au 20 Juillet 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

Découpez celui des coupons correspondant à la date voulue et présentez-le dans l'un des établissements énumérés à la page ci-contre.

Ces billets ne sont en général pas acceptés les Samedis, Dimanches et soirées de gala.

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 21 au 27 Juillet 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 28 Juillet au 3 Août 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 4 au 10 Août 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 11 au 17 Août 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

VOYANTE célèbre, voit tout, dit tout, Reçoit de 10 h. à 7 h. M^{me} THÉODORA, 72^{bis}, rue des Martyrs (18^e), Corresp. Env. prén., date de nais. 15 fr.

EAU DENTIFRICE DE BOTOT

LE MEILLEUR ANTISEPTIQUE DE LA BOUCHE ET DES DENTS

Exiger la signature: *M^{me} Botot*

EN VENTE PARTOUT




MACHINES PARLANTES
ET
DISQUES
ULTRAPHONE

SEUL VERSIGNY

APPREND A BIEN CONDUIRE
A L'ÉLITE DU MONDE ÉLÉGANTE
sur toutes les grandes marques 1933

162, AVENUE MALAKOFF
87, AVENUE GRANDE-ARMÉE

Porte-Maillot Entrée du Bois

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir ci-contre les bons à découper et les conditions d'admission.)

PARIS

CYRANO-CINÉMA, 76, rue de la Roquette.
COCORICO-CINÉMA, 128, boulevard de Belleville.
CASINO DE GRENELLE, 86, avenue Émile-Zola.
CINÉMA JEANNE-D'ARC, 45, boulevard Saint-Marcel.
DANTON-PALACE, 99, boulevard Saint-Germain.
GRAND-ROYAL, 83, avenue de la Grande-Armée.
MÉNIL-PALACE, 38, rue de Ménilmontant.
MONGE-PALACE, 34, rue Monge.
PALAIS DES FÊTES, 8, rue aux Ours.
PYRÉNÉES-PALACE, 270, rue des Pyrénées.
ORNANO-PALACE, 34, bd Ornano.
RÉGINA-AUBERT-PALACE, 155, rue de Rennes.
CINÉMA FLORÉAL, 13, rue de Belleville.
CINÉ PARMENTIER, 156, avenue Parmentier.
PALACE-ITALIE, 190, avenue de Choisy.
SECRETAN-PALACE, 55, rue de Meaux.
MÉSANGE, 3, rue d'Arras, Paris (V^e).

BANLIEUE

AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
BOURG-LA-REINE. — Régina-Cinéma.
BOIS-COLOMBES. — Excelsior-cinéma.
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHOISY-LE-ROI. — Splendide-Cinéma-Théâtre.
ENGHIEN. — Enghien-Cinéma.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.
LES LILAS. — Magic-Cinéma.
MALAKOFF. — Malakoff-Palace.
NOISY-LE-SEC. — Eden-Cinéma.
PANTIN. — Pantin-Palace.
SAINT-DENIS. — Pathé.
SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.
SAINT-OUEN. — Alhambra.
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — Excelsior-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania-Sonore.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Royal-Cinéma.
ANNECY. — Splendid-Cinéma. — Palace-Cinéma.

ANTIBES. — Casino d'Antibes.
ARRAS. — Ciné-Palace. — Kursaal.
BAYONNE. — La Féria.
BELFORT. — Cinéma-Brasserie Georges.
BESANÇON. — Central-Cinéma.
BORDEAUX. — Variétés-Cinéma. — Cinéma des Capucines. — Olympia.
BAR-LE-DUC. — Eden-Cinéma.
BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé.
BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma.
BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.
CADILLAC (Gironde). — Eldorado.
CAEN. — Cinéma Trianon. — Cinéma Eden.
CAHORS. — Palais des Fêtes.
CANNES. — Cinéma Olympia. — Star-Cinéma Mondain. — Majestic. — Lido-Cinéma. — Majestic-Plein Air.
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
CHARLEVILLE. — Cinéma-Omnia.
CHARLIEU (Loire). — Familla-Cinéma.
CHATEAUX-ROUX. — Cinéma Alhambra.
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Eldorado.
CLERMONT-FERRAND. — Cinéma-Gergovia.
DENAIN. — Cinéma Villard.
DIJON. — Grande Taverne.
GRASSE. — Casino municipal de Grasse.
GRENOBLE. — Cinéma-Palace. — Select-Cinéma. — Royal-Pathé.
HAUTMONT. — Kursaal-Palace. — Casino-Cinéma-Théâtre.
JOIGNY. — Artistic-Cinéma.
LAON. — Kursaal-Cinéma.
LILLE. — Caméo. — Pathé-Wazennes. — Omnia-Pathé.
LORIENT. — Select. — Royal. — Omnia.
LYON. — Cinéma Variétés. — Cinéma Grolée. — Empire-Cinéma. — Cinéma Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. — Lumina. — Bellecour.

MACON. — Salle Marivaux.
MARSEILLE. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Olympia.
MILLAU. — Grand Ciné Pailhous.
MONTEREAU. — Majestic (vendredi, samedi, dimanche).
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma. — Cinéma Pathé. — Royal-Athénée. — Le Capitole.

NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Katorza. — Royal-Ciné. — Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.
NANCY. — Olympia.
NICE. — Idéal. — Olympia-Cinéma. — Eldorado-Cinéma.
NIMES. — Eldorado.
OYONNAX. — Casino-Théâtre.
PÉRIGUEUX. — Cinéma-Palace.
POITIERS. — Ciné Castille.
PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma.
REIMS. — Eden-Cinéma.
ROANNE. — Salle Marivaux.
ROCHEFORT. — Apollo-Palace. — Alhambra-Théâtre.
SAINT-CHAMOND. — Variétés Cinéma.
SAINT-MALO. — Casino municipal.
SAINT-ÉTIENNE. — Fémina-Cinéma. — Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.
SÈTE. — Trianon.
STRASBOURG. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia. — Grand Cinéma des Arcades.
TAIN (Drôme). — Royal-Cinéma (samedi et dimanche soir).
TOULOUSE. — Gaumont-Palace. — Trianon.
TOURCOING. — Splendid.
TROYES. — Royal-Croncels (jeudi).
VALLAURIS. — Eden-Casino.
VIRE. — Select-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia. — Trianon-Palace.
CASABLANCA. — Eden.
TUNIS. — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.
BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral Orasulul T-Séverin.
CONSTANTINOPLE. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.
GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Étoile.
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.
NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.

Ciné - Magazine Sélection

Toutes les Vedettes de l'Écran
Plus de 1.000 modèles différents

CARTES POSTALES BROMURE :

Les 15 cartes..... Franco. 10 fr.
Les 25 cartes..... Franco. 15 fr.
Les 100 cartes..... Franco. 50 fr.

PHOTOS BROMURE 18x24 : La pièce, 3 fr.

Demandez le Catalogue complet :
CINÉ-MAGAZINE, 9, rue Lincoln, PARIS-8^e



1094

ANNABELLA



FERNAND GRÉBER



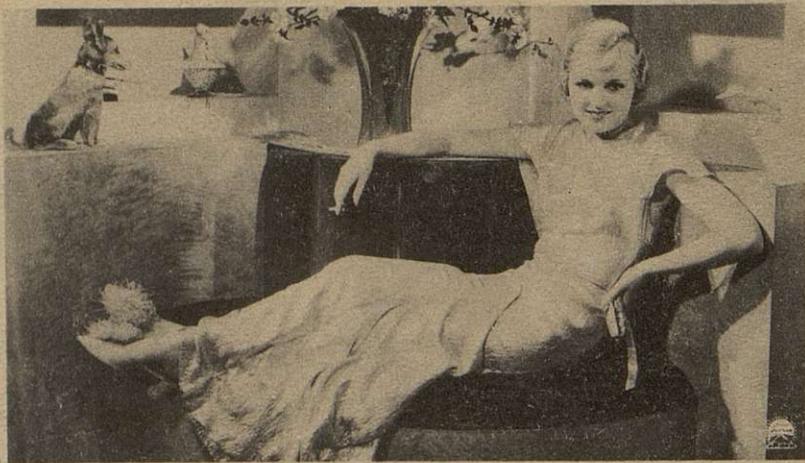
ROLAND TOUSSAINT



JEAN MURAT



G. L. MANUEL THÉRES
LILIAN HARVEY



MEG LEMONNIER

2007